Directeur :
Antoine TURMO
Adresse : VIe Union
Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)
★
ABONNEMENT
Annuel .. .. .. 20,00 F
Semestriel .. .. 10,40 F

ESPOIR CNT AIT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 62 — 10 mars 1963 — Prix : 0,40 F

Editorial

BREF TOUR D'HORIZON

CES dernières semaines auront été fertiles en événements de toutes sortes. Coup d'Etat en Irak, tremblements de terre en Lybie, en Italie et en Espagne, conflits sociaux en France, guerre froide entre Russes et Chinois, nouvelle menace pour la paix mondiale autour de Cuba et du discours du maréchal Malinowski...

Et, pour finir, le fait divers le plus important de la semaine : la livraison à domicile, dûment ligoté et ficelé, du colonel Argoud par des mystérieux individus qui l'ont vraisemblablement enlevé à Munich, où il se croyait en sûreté, et en ont fait cadeau à la police judiciaire...

Du coup, Franco va renforcer la surveillance autour des activistes réfugiés en Espagne et ne libérera pas Gardes — comme la presse l'avait annoncé — de crainte qu'on le livre dans les mêmes conditions que le colonel Argoud à la justice française.

Les polices parallèles fonctionnent, on le voit. Ce qui n'est qu'à moitié rassurant pour ceux qui peuvent en être les victimes.

Dans un journal espagnol nous avons lu de grands titres : CUBA MENACE TOUTE L'AMERIQUE DU SUD.

Ce qui ne peut que nous faire sourire. Car si un petit pays d'environ six millions d'habitants menace tout un continent, on doit reconnaître que Castro fait bien mieux que David.

Selon cette même presse, Castro en voudrait à la vie de Bétancourt et de tous les présidents des Républiques sud-américaines. Et il est capable de les occire tous, plus Kennedy, tant qu'il y est.

En Irak, Aref, fidèle serviteur de ceux qui l'ont poussé au coup d'Etat — ce serait Nasser et ses nouveaux amis anglo-saxons — fait au Moyen-Orient la besogne que l'on attribue à Castro en Amérique, mais lui contre les communistes. Après avoir liquidé Kassem de la manière que nous savons, il chasse les communistes impitoyablement... en attendant de le faire hors des frontières irakiennes. De tout cela, la presse espagnole ne souffle mot.

Mais là où l'on voit de bien plus curieuses manœuvres, c'est dans l'Espagne de M. Franco.

La grande bataille, pour Franco, c'est de conserver à l'Espagne ses structures actuelles, sans pour autant lui fermer la porte de l'Europe et de l'O.T.A.N.

Et c'est lui, Franco, et nul autre, qui veut trouver la manière de garantir sa propre survivance politique et, surtout, la survivance de la main-mise par l'armée et la Phalange sur la vie politique et économique espagnole, tout en donnant le change à l'extérieur.

Don Juan Carlos et Doña Sofia se sont déjà installés à Madrid. Et le régime a autorisé une bien curieuse conférence de l'ancien ministre monarchissant Yanguas, faisant l'éloge de la Monarchie et la justifiant. « La Monarchie, a dit Yanguas, peut réaliser avec justice et sans démagogie l'élévation politique et sociale de classes qui, en elles-mêmes, n'ont pas de moyens de progrès, tout comme le firent d'ailleurs nos rois du Moyen Age, en octroyant « Fueros » et « Cartas Pueblas » aux Communes dans lesquelles se trouvaient groupés les serfs affranchis dans le « tiers état » élevé, par la royauté, au rang d'« estamento » aux Cortes ».

Cela a été dit dans une conférence prononcée le 16 février au Cercle Balmes, de Cadix, sous le titre « Forme et contenu de la Monarchie ».

On parle aussi de « référendum à la française », organisé par Franco — les bonnes idées trouvent toujours des adaptateurs et des imitateurs ! — sur quelques questions concrètes suggérées par le « souci d'assurer la continuité du régime », ce qui préoccupe actuellement le dictateur.

Tout cela paraît présenter un certain caractère d'urgence... Sans doute, ce sont des choses qui doivent être réglées avant le mois de septembre — expiration du traité hispano-américain — et avant que les Six — qui, d'ailleurs, ne sont pas pressés de se rencontrer maintenant — examinent la demande d'association de l'Espagne au Marché commun.

Et tout cela intéresse bien autrement le Caudillo que les petits problèmes de la France et le grand problème de l'Europe des patries. Pour Franco et les franquistes, rien ne presse plus que s'assurer la continuité du système, condition « sine qua non » pour continuer à exploiter, asservir et dominer le peuple espagnol. Comme les fins justifient tous les moyens, Franco n'a jamais hésité et n'hésitera pas à gagner toutes les amitiés utiles... Aujourd'hui, bien que cela déplaise à notre guide, l'amitié de la France a pour lui beaucoup moins de valeur que celle des Etats-Unis, de l'Allemagne ou, le cas échéant, des ennemis de De Gaulle... Que les petits fous de l'O.A.S. réussissent un jour à occire M. de Gaulle, c'est une éventualité que Franco ne saurait négliger.

Avec tant de cynisme, tant de duplicité, comment voulez-vous qu'il ne surnage pas ?

L'ACTUELLE REVOLUTION SOCIALE

De toutes parts montent les clameurs des foules inquiètes du lendemain. Les revendications de masse, aussi bien de classes que professionnelles, ont débordé des rangs prolétariens. La grève est devenue un moyen usuel de combat ou de défense de ceux-là même qui, il n'y a pas si longtemps, se voilaient la face, horrifiés, à la seule annonce d'une grève éventuelle des couches sociales les plus malheureuses.

Cette évolution s'est accomplie aussi naturellement que les transports aériens dans les mœurs des voyageurs. Monter en avion pour se rendre de Paris à Lyon, ou à Bruxelles, eût semblé extravagant et fou il y a seulement vingt ans, à celui qui l'utilise couramment de nos jours. Une mentalité nouvelle des voyages s'est effectuée et selon un rythme accéléré.

Dans le domaine social — si l'esprit sait s'évader des basses mesquineries de la vie quotidienne — il en est de même. Seulement, les observateurs de tout poil — et malheureusement de nombreux révolutionnaires sont parmi eux — ne savent s'élever à la hauteur de cette époque prodigieuse, fertile en événements qui ébranleront le monde en en changeant radicalement les fondements plusieurs fois millénaires.

Déçus dans leur impatience, ces pygmées, témoins aveugles de l'édification d'une œuvre gigantesque, prennent la prétendue inertie du peuple pour de l'avachissement, sans se douter qu'ils sont en grande partie responsables de l'ignorance publique.

Car enfin, où sont donc les appels à la révolte dont nos aînés — qui ne vivaient cependant pas dans l'ambiance révolutionnaire actuelle — étaient si prodigues? Où est la foi en la force ouvrière? En la compréhension des élites? Où se niche-t-elle donc, cette confiance qui soulève les montagnes?

Obnubilés par l'obstacle ridicule d'une colline, nos révolutionnaires en carton-pâte ne sentent pas, ne devinent pas les hautes cimes voilées à leur regard obstinément fixé à terre.

Aussi, le peuple, désemparé, errant dans un désert décevant, n'obtenant que mépris et rebuffades de la part de ceux, qu'instinctivement il demande le soutien, ne peut-il œuvrer qu'à coups de butoir, sans ordre et sans idée générale bien conçue. La lutte quotidienne l'absorbe, abandonné est-il par ceux-là, dont la mission serait de lui montrer un chemin, aride certes, mais rempli d'espoir.

La vie, cependant, est telle que, malgré la grossière et impardonnable erreur des successeurs des Jules Vallès, des grands mouvements de masse secouent énergiquement la torpeur d'un régime en pleine décadence.

NECESSITE DE LA CONFIANCE

Il faut savoir s'évader des basses mesquineries de la vie quotidienne, est-il dit plus haut. Que les désabusés, les sceptiques d'une révolution spectaculaire jusqu'ici attendue en vain, ne vous attribuent pas des pensées inexistantes.

La loi de la jungle, aussi féroce et tyrannique pour les humains dans cette organisation sociale visiblement conservatrice et même rétrograde aux mêmes titres que celle qui régit les rapports entre animaux et végétaux, contraint l'homme à perdre un temps et une énergie énormes dans l'obtention d'un minimum vital. Aussi les revendications de salaires sont-elles — hélas ! — nécessaires. Aussi pédant que cela pourra paraître — il faut savoir parfois braver le ridicule des ridicules prétentieux ignorants — nous formulerons le souhait d'une lecture attentive à ce sujet du génial Bakounine, surtout à ceux-là même qui eurent la fatuité grotesque de le vulgariser sans l'avoir vraiment compris.

La lutte pour le pain quotidien entraîne une psychose de résistance, psychose indispensable pour l'éclatement du cadre social devenu trop étroit pour nos nouveaux besoins. Mais encore faudrait-il que, grâce à une confiance pleine et entière en les possibilités révolutionnaires des esclaves modernes que sont les salariés, la plus grande partie de l'énergie en puissance du prolétariat soit-elle dirigée vers des buts plus élevés et plus idéalistes. La conquête du pain, rappelons-le nous avec l'un de nos plus grands penseurs, est incomplète sans l'obtention de l'aliment intellectuel.

Or, peut-on parvenir à ce but si le scepticisme règne concernant les possibilités — morales et intellectuelles du peuple — possibilités cependant si évidentes ? En pleine évolution spirituelle, le peuple regarde et écoute, étonné, une inaction déroutante de la « minorité agissante », des paroles décevantes actuellement incompréhensibles, disont le mot juste, criminelles.

LES FAITS REVOLUTIONNAIRES

Car, répétons-nous, ces sourds ne voulant pas entendre, la situation est révolutionnaire depuis longtemps. Le fait nouveau de cette année réside en ce que l'esprit s'est enfin ébranlé. De toutes parts jaillissent des protestations.

Qui ne se souvient de ces mouvements tumultueux, faisant de papiers officiels un autodafé rappelant joyeusement ceux de la grande révolution ? Le fait et l'esprit ne sont pas les mêmes ? C'est à voir.

Lorsque les paysans de l'Est brûlaient les archives, c'était pour anéantir à jamais les droits de propriété — positive, matérielle — des nobles sur les terres communales dont les rois précédents avaient arbitrairement fait cadeau aux nobles en récompense de services rendus au régime d'alors.

Aussi la « mise à feu » de pièces officielles de ce printemps offre-t-elle une analogie frappante avec le **fait** incendiaire, préliminaire et précurseur de la chute de la royauté.

Reste l'esprit. Ici nos incurables pessimistes ricanent. Cependant, qu'ils n'oublient pas que les pay-

(Suite en page 8.)

Pour un statut des objecteurs de conscience

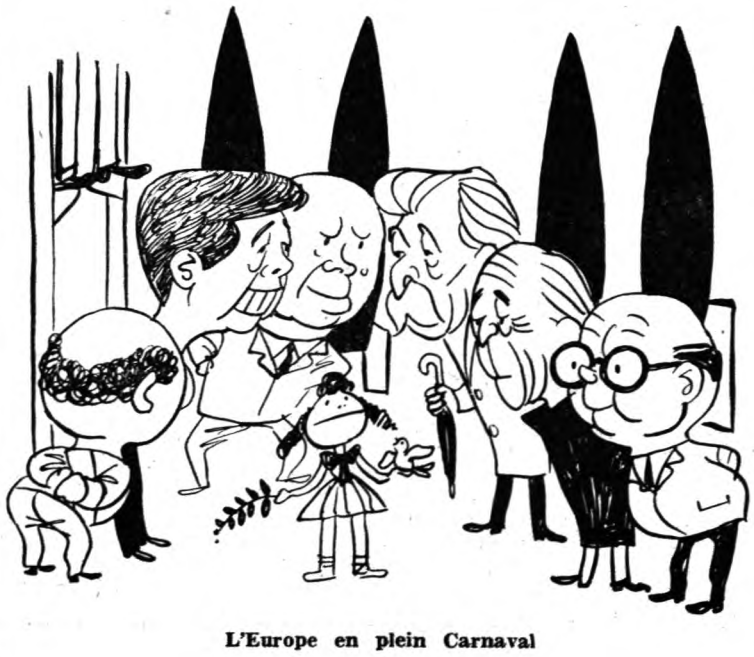
Des personalités du monde de la politique, des lettres, du barreau viennent d'évoquer des objecteurs de conscience dans une lettre, en date du 20 février, adressée au président de la République et au premier ministre, et signée. Il y est, notamment, déclaré :

« Une dette à court terme a été contractée par le gouvernement français, voilà de longs mois déjà, et qui reste toujours impayée malgré le caractère sacré qui l'entourait...

» Votre gouvernement ne fit pas la sourde oreille, il se montra humain — beaucoup d'entre nous disent même qu'il fut juste — en promettant formellement à Louis Lecoin qu'un projet de loi concernant le statut de l'objection de conscience serait soumis en juillet, en vue d'adoption, au vote du Parlement...

» Et nous voici bientôt au printemps. Ainsi, tout l'hiver, le Parlement aura siégé sans que le gouvernement ait paru penser à cet engagement qui nous intéresse tous à divers titres. Pour en finir avec ce douloureux problème, faites déposer un projet de statut acceptable par les objecteurs, un projet qui ne les laisse à aucun prix sous le contrôle militaire. »

Parmi les signataires de cette lettre figurent, entre autres : MM. d'Astier de la Vigerie, Claude Bourdet, Pierre Cot, Eugène Descamps, secrétaire général de la C.F.T.C.; François Mauriac, André Maurois, Gabriel Marcel, Jacques Madaule, Georges Montaron, Daniel Mayer, Jean Paulhan, Claudius Petit, André Philip, l'abbé Pierre, Claude Roy, le bâtonnier Thorp.



L'Europe en plein Carnaval

Conférence d'Aristide Lapeyre à Perpignan

Conférence publique contradictoire organisée par la Libre Pensée, à la salle d'Arago (mairie), le Jeudi, 14 mars, à 21 heures, où le camarade Aristides Lapeyre traitera le sujet :

«Où en sont nos libertés ? »

Par le présent communiqué, sont invités tous les camarades.

COMMENTAIRES

Dia tras dia

El juego de las derechas españolas

«Jugar a la República, sea cual fuere su objetivo, con el propósito de apropiarse el rótulo, y cambiar un inevitable contenido demagógico, sería una peligrosísima aventura. Si la presencia de la Monarquía en el futuro de España, según Aranguren en el estudio antes citado, «sería interpretada inmediatamente como una barrera institucional contra el comunismo y contra la anarquía», la República, por el contrario, en nuestra patria, como decía Calvo Sotelo, «patina inevitablemente a la izquierda y carece de un freno histórico permanente que la equilibre». No se concibe que puedan pensar en ella ninguno de cuantos vivieron y sufrieron aquella República de 1931, que también se anunciaba moderada, como de obispos y grandes de España, para terminar en el fango, sangre y lágrimas del Frente Popular, que hizo necesario el alzamiento del 18 de julio.»

(José Yanguas Messia, en su conferencia «Forma y contenido de la Monarquía», dada en el Círculo Balmes de Cádiz el 16 de febrero 1963).

AUNQUE en otro lugar de este mismo número nos ocupamos de la confeerncia del señor Yanguas, por estimarla un hecho importante — como síntoma — le dedicamos además nuestro comentario.

El hecho de que el señor Yanguas, que fué ministro con Franco y bien conocido por sus ideas monàrquicas, haya podido dar libremente esta conferencia, verdadero alegato en favor de la Monarquía, significa que Franco no es ajeno al juego que llevan hoy las derechas españolas. Es decir que, en los esfuerzos que se realizan para que la Monarquía sea restaurada en España, el propio Franco juega un papel preponderante. Según Juan Luis Aranguren, varias veces citado por Yanguas, filósofo a la moda, que se singulariza por una especie de tradicionalismo liberalizante, « la opinión pública no es monárquica. Y sin embargo, la Restauración va, probablemente, a producirse, no como resultado de una « opción », sino, por así decir, « por la fuerza de las cosas », como un acontecimiento natural o casi natural, « como la caída de un fruto maduro ».

Así pues, en el empeño por restablecer la «legalidad» institucional en España, coinciden hombres que están a bien con el régimen, a los que el régimen considera y mima — casos Yanguas y Pemán, por ejemplo —; hombres que en el Exilio pugnan por conseguir la adhesión tácita o explícita de diversas fuerzas en torno al mismo objetivo, y hombres que sirven de puente entre el interior y el exilio, como es el caso de Aranguren y de algunos otros.

Vemos, pues, a las derechas españolas, bien lanzadas en una dirección concreta: evitar, por todos los medios, que la República se restablezca en España, porque está condenada a «patinar« hacia la izquierda; son contrarios, incluso a una República «presidencialista», estimando que en España República será siempre sinónimo de izquierdas. Y, por otra parte, defienden una Monarquía que quieren presentar como la primera que abrió en España los cauces de la Democracia, ya en el Medio-Evo, por los fueros, franquicias y derechos concedidos a los Municipios populares.

Franco, en el juego, permanece en segundo término, bien decidido — esto salta a la vista — a conservar su excelente posición de árbitro. Si la Monarquía la trae él, él será su artífice y su beneficiario máximo. La lucha que hoy debe llevar es, sobre todo, contra la propia Falange, anti-monárquica y más predispuesta, incluso, a una República «presidencialista», en la cual el Presidente, que podría ser el propio Franco, continuase reuniendo en su mano todos los poderes.

Para nosotros, lo esencial del pugilato es lo siguiente: las derechas españolas siguen siendo las mismas y ninguna evolución notable se ha producido en ellas; nada les han enseñado los 25 años trancurridos, en España y en el mundo; ninguna lección están dispuestas a aprender de otros países, donde por procedimientos más inteligentes e incluso más peligrosos para la causa revolucionaria y transformadora, se ha llegado a domesticar totalmente al proletariado y a todos los movimientos de izquierda.

Las derechas, hoy, son las mismas que provocaron la paviada; las mismas que provocaron la insurrección de Asturias; las mismas que provocaron el 18 de julio. Nada piensan ceder de sus intereses. Nada aceptan ni aceptarán que pueda significar merma para sus privilegios. Y es la defensa de esos privilegios y la estabilización del sistema instalado por Franco, lo que se busca con la restauración de la Monarquía, a la vez que se normaliza una situación de hecho, dándole carta de legalidad internacional. Así se posibilitará la entrada de España en el Mercado Común, la entrada de España en el O.T.A.N., la integración de España a Europa.

Y así, indefectiblement, se abrirá un nuevo período revolucionario. Porque para esas derechas cerriles y obtusas, incapaces de agilidad y de comprensión de que el mundo marcha, aún apesar nuestro, la lección de todos esos países que han conseguido estabilizar regímenes de aparente «democracia», usando procedimientos reformistas que han ido quitando al proletariado banderas de lucha, objetivos para el combate, nada les dice.

Y hoy quieren restaurar la Monarquía para oponer «una barrera institucional al comunismo y a la anarquía». ¡Como si esa barrera resolviera el problema del agro español, el problema del desempleo, el problema de los latifundios, el problema de la justicia, que hoy sienten cada vez con más fuerza los hombres y en grado superlativo los españoles!

Con Franco probablement detrás, tirando los hilos, las diversas marionetas van realizando el «ballet». Por referendum dirigido o por otro procedimiento, se dará al mundo la impresión de una «opción» popular. Y la Monarquía, que no pudo frenar el proceso revolucionario, iniciado ya en 1854, será otra vez puesta como «freno» imposible, como dique a aguas condenadas siempre a desbordarse. Y así empezará otra etapa de la vida de nuestro desgraciado pueblo.

Que nos quepa, a lo menos, el honor y la suerte de no haber contribuído a ella, ni por acción ni por omisión.

Porque los lodos que traerán tan insensatos polvos, serán fatalmente la continuidad de la historia sangrienta de España.

Federica MONTSENY

Marginales

DOS ESCRITORES DE MORAL DIVERGENTE

Hace unos pocos meses, falleció Diego San José. Recientemente, apenas si se dijo nada en los periódicos de España. Alguno lo hizo, dando de ello la noticia escueta del fallecimiento. De Gómez de la Serna ha sido otra cosa: crónicas ampulosas; hinchados elogios; abundante eclosión de ditirambos. Se explica si tenemos en cuenta que el primero fué encarcelado por el franquismo y el segundo observó una actitud reverencial respecto al régimen.

Para Diego San José, escribir era tanto como cumplir una misión, realizar un apostolado en pos de la verdad y de la justicia. Para Gómez de la Serna, era un medio para adquirir notoriedad: de ahí su propensión a buscar hacerse el original, cultivando la extravagancia, llegando incluso a las payasadas.

Diego San José, cuando pudo desenvolver libremente su talento, al no tener ambiciones materiales, afán de riquezas, hizo vida sencilla. Vivió de la pluma, hizo periodismo y escribió libros. Tenía como divisa el amar la verdad; mantenía la honestidad de la labor hecha a conciencia.

Se ha dicho de Walter Scott que sus novelas eran más fieles y revestían mayor interés que la propia Historia. Y es que la Historia, en la mayoría de los casos, suele llevar un marchamo oficial que supone limitaciones, falsedades, lagunas; todo ello fruto de conveniencias de casta y de un malead patriotismo de hueca sonoridad. Scott, manejando magistralmente el arte de la ficción, habiendo antes buscado y analizado el texto de antiguas crónicas, de polvorientos documentos, guardados en archivos públicos o particulares, compulsando pacientemente unos datos y otros, sacaba en consecuencia lo que debió ser la realidad, al margen de interesadas deformaciones difundidas por historiadores palaciegos.

Diego San José fué incansable indagando pormenores; hurroneando por doquier sabía habían documentos manuscritos siempre en busca de pruebas en torno a hechos y figuras descollantes en la Historia de España. De ahí que, frente a los amaños de amanuenses del Estado, encargados de elaborar una versión oficial, Diego San José, buscó expresar en libros y artículos, la realidad escueta, al margen de todo infundio. Y ello aderezado con la nítida prosa que de los clásicos castellanos había asimilado. Más de una vez, su propensión a decir la verdad; su rectitud de juicio en el comentario, le indispusieron con esos aletargados carcamales que al amparo del Estado llevan la representación de rancias instituciones, creadas para defender y justificar anacronismos y arbitrariedades. Evidentemnete, un escritor de sus condiciones, en régimen de brutalidad fascista, no podía ser por menos que diera con sus huesos en la cárcel. Y en la cárcel lo tuvieron durante largo tiempo los palafreneros del franquismo.

No faltaron — y ello se ha comentado otras veces — los intelectuales que habiendo actuado en sectores de izquierda antes del 1936, al caer en manos de la reacción, se humillaron cobardemente, mendigando clemencia, poniéndose a disposición de los tiranos del modo más abyecto. Se ofrecieron para combatir los ideales que un día manifestaron mantener; se ofrecieron para echar con sus escritos, a modo de pellodas de lodo a los que un día eran sus amigos, a los que eran compañeros de ruta. De entre tales tipos indecentes recuerdo a F. Antonio Cabezas, experiodista republicano o socialista; a Valentín de Pedro, exredactor de uno de nuestros periódicos confederales, en Madrid; a Paredes, poeta y redactor de «Fragua Social», de Valencia, quien, habiéndosele conmutado la pena de muerte, a él y al dibujante Muro, escribió unos versos rastreros, repletos de inmundicia reverencial, con el título: «El Caudillo perdona». Nadie podía obligarles a poner sus cualidades intelectuales a disposición del fascismo. Rastreros, ahogada toda noción de dignidad, de pudor, de vergüenza, se brindaron a ser a manera de toros mansos del franquismo, con miras a llevar rebeldes a la sumisión.

Diego San José fué de los que se inhibieron de toda colaboración o sumisión al régimen. Otro escritor notable, Antonio de Hoyos y Vinent, hizo lo propio, falleció en la cárcel, sin poner su pluma a la disposición de los fascistas. Y así muchos han llevado con dignidad el infortunio de la vida de cárcel o del penal prefiriendo el sufrimiento moral o físico a la claudicación. Ello es una prueba concluyente de que existe en la especie humana algo capaz de elevar al individuo sobre todas las impurezas: el sentimiento de dignidad.

Ausencia de dignidad se nota en el comportamiento del recién fallecido Ramón Gómez de la Serna. Ausencia de dignidad humana lo evidencia el hecho de que manifestara: «Franco ha salvado todo lo que yo amaba en la vida de España». ¿Qué es lo que ha salvado ese militar en la vida de España? Si tenemos en cuenta que ha yugulado en la vida del país las más elementales libertades cívicas, existentes en todo país civilizado; si tenemos en cuenta a costa de qué terrible represión, a costa de cuánta sangre y de qué clase de auxiliares el espadón ferrolano logró imponer su hegemonía, deduciremos qué es lo que ha podido salvar: la brutal fanfarronería militar, el medioeval y obtuso dogmatismo religioso, el señoritismo caciquil, explotando a mansalva a la clase trabajadora con buen respaldo de guardia civil. Y así por el estilo, todo lo más cerrilmente ultramontado que pueda tener como plaga fatídica cualquier desgraciado país. Al escritor Gómez de la Serna la tragedia que ha venido viviendo España le tenía sin cuidado. Lo importante para él era hurgar su meollo en busca de «greguerías». Las letras hispanas le deben a Ramón, como solían llamarle los contertulios de Pombo, pensamientos «geniales», como los siguientes: «El hombre que pide puré de patatas es un hombre bastante puro». «En el cesto del pan llega a nosotros el producto de la guillotina codidiana». «El mar se corta las uñas los sábados por la tarde». Y así docenas y docenas, cientos y cientos...

El talento, la originalidad que pueda ambicionar un escritor, cobra un mayor realce cunado éste, tomando consciencia del malestar social, de las humanas injusticias, como explicaba Albert Camus, se hace paladín de la justicia, justigando toda clase de tiranía. Gómez de la Serna ambicionaba el ser admirado por sus originalidades, aunque éstas se circunscribieran a simples payasadas, como lo de ir contando memeces, montado en lo alto de un elefante, en París, deshaciendo un rollo de papel higiénico; como lo de llevar medio cuerpo pintado de negro, contando, en un escenario, insulseces y haciendo a modo de cubiliteos con las palabras. Sus «greguerías», estilo copiado del escritor francés Jules Renard, pero sin el talento y la sana intención de aquél, resultan volubles como vilanos en el aire. Escribió Gómez de la Serna bastantes libros, literatura superficial dentro de un humorismo que, por lo machacoso, a fuerza de querer llenar páginas, se hace muchas veces pesado, abstruso. ¿Qué quedará, al paso de los años, de lo escrito por Gómez de la Serna? Indudablemente bien poca cosa.

Los fascistas españoles ya es sabido que han buscado justificarse, poner cortina de humo a sus ideas y fechorías, enviando acá y acullá intelectuales afines. Gómez de la Serna residía últimamente en la Argentina. Estómago agradecido por los agasajos de que había sido objeto en uno de sus viajes a Madrid, por parte de la gentecilla de alabarderos del régimen, escribía desde Buenos Aires en las columnas de «El Español»: «Ahora el indiano puede volver y encontrar la patria nueva que añoró tanto, mientras yo me quedo aquí para dar a algunos la extremaunción de la fe en España, en esa España vacunada por la Providencia contra toda catástrofe mayor». Dicen que para muestra basta un botón...

Dos hombres, dos concepciones de la vida. La muerte dirase que lo allana todo. Ateos, materialistas, los libertarios solamente podemos creer en una especie de inmortalidad: la que trasciende de las obras, de la conducta del que ha fallecido. Entre Diego San José y Gómez de la Serna, désele las vueltas que se quiera, es el primero quien merece esa inmortalidad, ya que él y no el otro defendió la libertad, la justicia, la honestidad.

FONTAURA

HECHOS SON AMORES

El día 13 de enero, en la F. Local de Montpellier, en asamblea general, se dió lectura por segunda vez a las circulares números 7, 8, y 9 del S. I.

Una por una suscitaron discusión en la que los compañeros, conscientes de su importancia, expresaron su agrado por el contenido de la circular número 9. En la número 8, amplia, y con claridad, nos sitúa a todos los afiliados a la organización frente a nuestra responsabilidad de militantes ante los acuerdos tomados en nuestros comicios, de los cuales todos nos hemos hecho responsables.

Hubo compañeros que, con la mayor voluntad, propusieron de hacer una suscripción voluntaria — existe de tiempo ya abierta, dijeron otros —. Por mayoría se acordó hacer una en el momento preciso, y con la diligencia de su elevado concepto de solidaridad, un compañero se encargó del trabajo, y el tesorero de la Local se hizo cargo de una pequeña lista de compromisarios. 584,80 F y con la urgencia que merece, al día siguiente se enviaron al fondo pro-España 684,80 F, quedando la suscripción abierta para todo aquel que buenamente pueda contribuir según sus posibilidades.

Invitamos a seguir el ejemplo.

EL COMITE

CENIT

Sumario del número 145

Placido BRAVO: Herencias indirectas.

Severino CAMPOS: Vibraciones de temple anárquico.

Felipe ALAIZ: Lérida, confín de Poniente.

Campio CARPIO: Argonautas de ideal.

ABARRATEGUI: Alas sin cielo.

F. OCAÑA: De Schumman y Vatzlav Nijinsky a nuestros días. Un cuento de Tolstoï.

FONTAURA: La herencia intelectual de Kropotkin.

Han RYNER: La beliota generosa.

Elena KEY.

Miguel CELMA: La vida y los libros.

DENIS: El filántropo.

J. FERRER: Mazazo a la masa.

USCATESCU: «Habeas mentem».

REVISTA MENSUAL — Precio: 1,00 F.

Pedidos: 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

REPORTAGES

IMAGENES DEL CANADA

CLAROSCUROS DE LAS RELACIONES CON ESTADOS UNIDOS. ◆ LA ADQUISICION DE BOMBAS ATOMICAS Y LAS PROXIMAS ELECCIONES FEDERALES.

Pese al largo periodo de paz y buenas relaciones que existen entre Estados Unidos y Canadá desde hace casi 150 años, de vez en cuando los horizontes del entendimiento cúbrense de obscuros nubarrones, dando la sensación, que Ottawa, casi siempre humillada, va a declarar la guerra a Washington. Mas como dicen los ingleses, siempre resultan ser tempestades en una taza de té. Tanto los vecinos del Sur, como los del Norte, saben demasiado bien la necesidad mútua e intereses comunes qeu existen por medio, para enfadarse seriamente por razones de más o menos importancia.

Hace unos días se ha vuelto a producir una de esas escaramuzas habituales. La anterior, de la que ya hablamos oportunamente, fué originada por la venta de trigo que el Canadá hizo a China y demás países hambrientos del imperio rojo. Esta vez tratábase de un asunto mucho más delicado, asunto que viene arrastrando años, y al que Diefembaker continúa posponiendo de esa forma indecisa, confusa y pusilánime tan característica en los zorros políticos como él.

La adquisición de bombas atómicas para equipar las fuerzas armadas es problema que viene discutiéndose desde que los rusos pusieron en órbita el primer satélite artificial (4-10-1957). Hasta entonces la defensa aérea del país habíase confiado a aviones manejados por hombres. Aquel acontecimiento inesperado hizo caer por tierra todos los planes previstos, dando origen en las altas esferas militares y gubernativas a una interminable controversia, hasta que el 27 de marzo 1959 el gobierno decidía romper el contrato de 450 millones firmado por la compañía Avro en el curso del 52 para la construcción de varios tipos de aviones Arrow. En aquella fecha la construcción del C F - 100 interceptor había costado ya al pueblo canadiense 122 millones de dólares; pero el gobierno conservador capitaneado por Diefembaker había sentido tal pánico, que no reparó en los gastos ya efectuados, ni en el problema que creaba para los 13.800 obreros y técnicos que quedaban sin empleo a causa de su determinación en adoptar los cohetes antiaéreos Bomarc fabricados en Estados Unidos, los cuales deben ser cargados de artefactos atómicos para desarrollar al máximo su eficacia. Las protestas no hicieron esperarse, los pro y los contra la adquisición de bombas atómicas debían defender sus puntos de vista apasionadamente; mas las decisiones de Estado estaban tomadas y las invulnerables bases subterráneas estarían en marcha lo antes posible. Así ha sido, en el curso del año pasado ellas estaban dispuestas y los cohetes también; mas Diefembaker no daba la orden de entrada en cuestión, y aunque durante la crisis de Cuba en conversaciones secretas con el Pentágono se mostraría dispuesto a hacerlo, después ha continuado su política de elasticidad e indecisión, al extremo de irritar a los fríos yankis, incitándoles al envío de una nota disuasiva y un tanto proteccionista al mismo tiempo; pero cuyos tonos ponen al Canadá en la disyuntiva de optar en pro o en contra el almacenamiento de bombas atómicas en su territorio.

El texto del departamento de Estado relativo a las negociaciones EE.UU.-Canadá, que fué entregado personalmente por la embajada U.S.A. el miércoles 30 de enero, provocó tal disturbio en el parlamento de Ottawa, promovió disputa tan profunda entre partidarios y oposicionistas a la adopción de las bombas en cuestión, que la discrepancia ganó hasta las mismas filas de los conservadores, de entre los que el ministro de Defensa Mr. Harkees presentó inmediata dimisión.

Pero el conflicto para el gobierno minoritario conservador no quedaría ahí. En sesión urgente, celebrada el martes 5 de febrero por la noche, los partidos de la oposición, ansiosos de desplazar a los conservadores, apoyaron las dos mociones de desconfianzà propuestas por el partido liberal y el Social Credit, derrotando al gobierno de Diefembaker, el cual viése obligado a pedir al gobernador general «Vanier» la disolución del 25º Parlamento canadiense y convocar elecciones federales, que tendrán lugar el 8 de abril próximo.

En 96 años transcurridos desde la Confederación, solamente dos veces ha sucedido que un gobierno fuese derrotado en voto de no confianza. La vez anterior ocurrió el 1 de julio de 1926, cuando el gobierno de Mr. Arthur Meighen cayó al cabo de tres días en sus funciones, después de haber ganado en las elecciones a los liberales y su legendario jefe Mackenzie King, quien, pese a su derrota por 15 puestos, seguía erigido en su mando y fué necesaria una protesta escanaalosa, para hacerle desistir de su empeño.

Finalmente King se rindió ante la realidad y presentó su dimisión al gobernador general de entonces Lord Byng, quien a su vez encargó al nuevo jefe Meighen la formación del gobierno; más solamente habían transcurrido tres días, cuando Mackenzie King pasó una moción de desconfianza, acusando a Meighen de haber nombrado seis ministros conservadores, mientras seguían ocupando otros importantes cargos de Estado por los que también cobraban sendos salarios. En las elecciones siguentes, los liberales ganaron con 118 puestos contra 61 los conservadores y naturalmente, Mackenzie King volvió a ocupar su anhelado cargo de primer ministro hasta el año 1948, en que por razones de salud, viése obligado a abandonar la política, muriendo dos años después.

A pesar que consideramos importante relatar estos hechos, no intentaremos por ningún concepto relacionarlos con el conflicto actual, en el que creemos no hay opiniones políticas sensatas ; pues lo mismo los liberales, como los conservadores y demás partidos que ansían tomar el poder, no hacen más que jugar el falso juego de cazar incautos votantes, para lo que emplean toda clase de trucos y explotan los sentimentalismos enfermizos y pasados de moda del patriotismo, el miedo y demás estupideces por el estilo.

¡Ah, si, olvidábamos de señalar unos señores, que han marcado una opinión tajante: los comunistas! Pero éstos también nos tendrán que probar su sinceridad manifestándose contra el armamentismo y las explosiones nucleares, no solamente del Canadá y de Estados Unidos, de Francia e Inglaterra, sino también contra las de la Rusia Soviética.

Acracio ORRANTIA

Otra prueba de la falta de objetividad de la prensa franquista

UNA CARTA DE C. J. CELA A GIULIO EINAUDI

El escritor español C.J. Cela dirigió recientemente una carta abierta a su editor italiano, Giulio Einaudi, a quien el gobierno de Franco ha prohibido la entrada en España por la edición del libro «Cantos de la nueva resistencia española» «Papeles de Son Armadans», en su Nº de febrero, ha reproducido el texto de la carta. «A.B.C.» se ha creído, por lo visto, en el deber de decir algo al respeto, y en su edición del Domingo 17 de febrero, dice reproducir «dos párrafos fundamentales» de la mencionada carta.

En verdad, lo que «A.B.C.» ha reproducido no es lo más fundamental, ni de lejos. Lo que ha hecho «A.B.C.», siguiendo la ya vieja costumbre de la prensa franquista, es dar a conocer aquello que puede favorecer, o por lo menos no dañar al regimen, ocultando lo que le perjudica. La desenvoltura y la falta de honestidad intelectual y moral son los trazos característicos que distinguen a la prensa franquista, y no la «objectividad y la amplitud informativa», de la que tanto se jacta su director comun, Sr. Fraga Irribarne Ello no hace sino sembrar la confusión e inducir al error, dentro y fuera de España. El caso que nos ocupa nos ofrece una nueva prueba. Un periódico tan poco propenso a comulgar con las ruedas de molino de la propaganda franquista, como es «France Observateur», haciéndose eco de la información de «A.B.C.», ha calificado de «flagornerie» (baja adulación) el gesto del académico español, juzgando su actitud a través de lo escrito en «A.B.C.» Más como quiera que «A.B.C.» había hecho trizas el pensamiento de Cela, truncando el texto de su carta a Einaudi como le vino en gana; y dándose el caso de que nosotros disponemos del texto de la mencionada carta, nos ha parecido apropiado darlo a conocer integramente a nuestros lectores para que puedan juzgar objectivamente a unos y a otros. He aqui el texto de la carta: (Los dos primeros y los dos últimos parrafos son los que publica «A.B.C.»; todo lo demás, la parte central de la carta, es lo que oculta).

CARTA A GIULIU EINAUDI,
MI EDITOR,
SOBRE LA LIBERTAD

« Mi querido amigo:

«La sangre no llegará al rio y pronto volverán las aguas a sus cauces; este, al menos, es mi mejor deseo y pienso que también el deseo mejor de los demás: el de usted, el de Liberovici y de Straniero, el del gobierno español y el del Santo Cristo de Limpias, a quien tan irrespetuosamente ponen en candelero los autores del «Canti della nuova resistenza spagnola».

«Pero aunque la sangre no llegue al rio y aunque las aguas vuelvan, como es mi voluntad, pronto a sus cauces (y a lo mejor, incluso, para sujetar a ambas — a la sangre y al agua — en su desmelenamiento), convendría que recapacitásemos sobre el flaco servicio que, en nombre de la libertad, prestó usted a la causa de la libertad en España. (Aquí termina «ABC»).

«Procedamos ordenadamente, sobre la pauta del más frio pensamiento sin dar cabida al sentimiento — ni al suyo, ni al mio, ni al de nadie — en nuestro razonado sentir de hoy.

«En España a mi juicio, para desgracia de los españoles — la libertad no es bien que, historicamente, se reparta con mano pródiga. Las fuerzas reaccionarias españolas son poderosas y, lo que es más grave para la causa de la libertad, apoyan su eficacia en la reciedumbre de su tradicional poderio. Y tampoco nos engañemos, en el reconocimiento que, tácito o expreso, todos los demás hacemos de él. (El subrayado es nuestro).

«La libertad es un concepto absoluto (o fundamental) al que, paradójicamente, trata de limitar y de restarle eficacia el determinismo, que no es más en el fondo, que un concepto accesorio o subordinado. Esta victoria — con frecuencia radical y siempre pírrica — de lo adjetivo sobre lo substantivo, de lo inventado sobre lo creado, no es sino el exponente del revuelto mundo que el hombre viene habitando desde hace miles y miles de años y, aunque cierta, no por eso llega a ser preconizable. En Occidente — y a estos solos efectos — quizás la caricatura del mundo sea España, cosa que a los españoles bien nos duele con un dolor tan viejo como nosotros mismos.

«La historia de España no es más cosa, quizás, que la nómina de los determinismos que constriñen al español. La defensa de la libertad o, lo que tanto monta, la lucha contra los determinismos, no es batalla que pueda plantearse con las aparatosas e ineficaces armas de los románticos: la barricada y el panfleto, el fusil de chispa y la arenga, la bomba de fabricación casera y las misteriosas reuniones a la luz de un quinqué. El creer que puede arreglarse una situación social injusta, colocando un petardo en un tranvia, no es sino pecado de ingenuidad.

«Los antiguos condicionaban la libertad al conocimiento y llamaban libre al hombre sabio; es lástima que esta idea sea más hermosa que actual, más bella que cierta, porque, de tener aún validez, nos simplificaria mucho el problema de la libertad y su apetencia.

«La libertad — hoy — se considera como una necesidad, esto es: el hombre es necesariamente libre y su caracteristica es la libertad (Ortega) partiendo del supuesto de que la libertad consiste en hacerse a si mismo, abre el portillo a la libertad existencial al intuir que el hombre — el hombre libre — elige «qué si mismo» es él que va a causar. Es grave el elegir mal este si mismo que ha de causarse y es aún peor todavia el resultado a que habría de conducirnos la consideración de que lo unico que el hombre libre no pued elegir es un si mismo falaz o tortuoso (observe que para nada aludo a un si mismo deliberadamente agresivo, que estoy muy lejos de entender como inveniente).

«El franquismo y el antifranquismo, amigo Einaudi, como todo y el envés de todo, son considerables y argumentables, defendibles y atacables. No lo es sin embargo, el inmediato insulto personal (y no me aduzca los posibles insultos recibidos y que tampoco defiendo). Jaspers mantiene que el origen de la libertad está en quien quiere que la haya, y que la libertad existencial no es el resultado de una lucha de motivos ni la obediencia a un imperativo objetivamente formulado. Por olvidarlo, los liberales alemanes y argentinos (que se habian quedado en la mera libertad trascendental, esto es, en la ciega obediencia a la ley) asistieron al espectáculo de ver alcanzar el Poder a Hitler y a Peron, ambos amparados en un superado concepto de la libertad y ambos armados del hacha que habria de destruirla.

«La libertad (aquí reemprende «ABC» *es un juego, un nobilísimo juego que, como el ajedrez o el tenis, necesita de un reglamento que lo dignifique y lo haga viable y jugable. En los PAPELES DE SON ARMADANS va ya para tres años que se clamó por el reglamento que a todos nos prohibiese echar los pies por alto, o pegar una patada a la mesa, o romper la baraja. Sartre en frente de Bergson, rechaza la libertad interior o libertad profunda, y afirma que sólo hay libertad en la decisión. Si la decisión se renuncia — seguimos en Sartre — nace el determinismo. Pienso que para oponernos a los determinismos, no debemos abdicar las decisiones cayendo en los determinismos; pero pienso también, volviendo a Jaspers, que debemos querer que la libertad, esa bendición de Dios, nos habite. Y no vistiendo a un santo tras desnudar a otro ni nutriéndolo, tampoco, de los cadáveres que siembra la mentira.*

« No, amigo Einaudi. Ni la resistencia española (la oposición, solemos decir los españoles) canta esas coplas — cultas, que no populares, la mitad de ellas — ni la técnica de la injuria da resultados entre nosotros. Y menos aún la de la blasfemia. La noble causa de la libertad en España, por cuya prosecución luchamos, patrióticamente y sin salirnos del reglamento — del código de honor que nosotros mismos nos marcamos — muchos españoles, no ha sido robustecida con el libro por usted editado. Dar armas a las fuerzas retrógradas no es ayudar, ciertamente, a quienes amamos la libertad.

«Le saluda,

Camilo José CELA.»

La version que de esta carta dió «A.B.C.», truncando el texto, supone una verdad dicha a medias, que se transforma en una monumental mentira, con la «siembra de cadáveres» que, — según expresion de Cela — tal procedimiento supone. Y no hacemos más comentarios.

SERVICIO
DE INFORMACION C.N.T.
Toulouse, 27 febrero de 1963.

Le cinéma aussi se tourne vers la poésie

(Suite de la page 8.)

en lui-même et elle lui a appris à faire sa vie. Il suivra l'exemple de Michel.

Des thèmes accessoires s'enchevêtrent avec ce schéma, de manière à conserver la primauté au hasard et à la fantaisie. Ainsi, le spectateur, est sans cesse attiré et charmé, est réellement convaincu par le film comme la petite présomptueuse Cécile (Annie Duperoux) l'est par le grand matelot blond (Aldn Scott).

Bien sûr, Jacques Demy se montre parfois un peu trop insistant, il donne un peu trop de détails, de sorte que la suggestion est détruite. C'est ainsi, par exemple, que nous aimerions mieux que le Michel idéalisé (Jacques Harden) ne parle pas, car il redevient ainsi brusquement trop réel, trop banal, et par conséquent décévant. En revanche, la personnalité de Roland est dessinée avec beaucoup de sensibilité par un réalisateur qui semble bien être lui-même, tombé amoureux de sa Lola. Ceci lui a permis de créer un nouveau type de prostituée, évidemment moins haute en couleurs, moins pleine de vitalité que celle que campa Dassine dans « Jamais le Dimanche », mais tout aussi bonne inspiratrice pour un débutant talentueux comme Demy.

F. DANCKAERT

Reflejos del camino

La existencia de un pueblo crucificado no puede garantizarse si es suministrándole los medios que le permitan poder bajar de la cruz que le facilitó el fascismo.

●

Ningún argumento puede ser más filosófico que aquel que une las fuerzas de Fuente Ovejuna: Todos a una.

●

Cuando en la actualidad los más «grandes personajes» de la política y las finanzas se aprestan a cualquier marrullería con el máximo tirano de España, es porque, en el complemento de ambas aspiraciones, se está de acuerdo.

●

Jamás ha de signficar una maldad, el discreto pensamiento del hombre que, ante la acumulación de la injusticia española, medite en la justa suerte que hubo de corresponderles a Eduardo Dato y a Cánovas del Castillo.

●

Por las entorpecidas rutas de la vida, sólo los monstruos del privilegio económico tienen libre circulación.

Dionisio CRESPO

COMENTARIO

Cuanto màs prontito mejor

A partir del instante que pasé a ser uno más en el mundo de los seres entregados en la tenaz lucha diaria por la vida, tan distinto del mundillo de la gente menuda, en el que todo nos sonríe, alegra e ilusiona, porque la imaginación del niño solamente se emplea en viajar por las maravillosas regiones de sus sueños infantiles, vengo considerando justa, familiar y de buena crianza, la norma — entre las varias establecidas para mostrar nuestros sentimientos efectivos — de desear buena salud a las personas, con las cuales nos relacionamos, sean amigos, conocidos o familiares nuestros, ya que la salud, por ser el más valioso tesoro, es lo mejor que debemos desearles. Pues la salud, no sólo preserva al individuo de las dolencias físicas que atenazan a quien está falto de ella, sino que le consiente larga vida, para ver y apreciar las muchas granujadas que se dan entre las gentes de nuestro «civilizado» mundo.

Además, la criatura humana plena de salud desborda alegría y buen humor; es amable y de fino gusto: pasea por la faz de la Tierra, venciendo o soportando, con todo el vigor que le da la salud, los contratiempos que surgen a su paso; nada le amilana: la vida en él luce sus mejores galas. En cambio, el individuo pachuco, el enfermizo, que cual vieja vestimenta, si no se descose de un sitio, se rompe por otro, y toda ella son remiendos, es uraño, gruñón impenitente, todo le irrita, nada le agrada, se enoja con su propia sombra y vive tan *amargao*, que talmente parece un compuesto de hiel y vinagre, en fin, una verdadera calamidad.

Pero como a medida que los tiempos se suceden, el hombre aumenta el caudal de sus conocimientos sobre su propia estructura y naturaleza, por lo que muchos de los secretos que encierra en sí el mecanismo humano van conociéndose — notemos que hoy día se manipula en el cuerpo humano como en una maquinaria cualquiera, a diferencia de que como aún no se fabrican piezas de recambio, con las cuales efectuar el quita y pon de las viejas o averiadas, causantes del mal funcionamiento de la máquina humana, tal se hace en una bicicleta, aparato de radio, etc., el trasplante de un riñón o el injerto de una córnea en una persona, ha de ser a costa de un ojo o un riñón de otra, la cual, a mi juicio, no debe ser muy del gusto de quien haya de despojarse de alguno de estos importantes órganos de nuestro cuerpo, para cedérselo a cualquier vecino, ya que ello no es tan fácil como ceder un asiento de autobús a una dama —, resulta, según las observaciones llevadas a cabo por Raymond Pearl, conocido especialista inglés en estudios médicos sobre la vejez, que desear buena salud a una persona, es tanto como desearle corta existencia entre sus semejantes. Y por si ustedes piensan que yo bromeo, les invito a leer un fragmento de lo mucho expuesto, relativo al caso, por el mencionado doctor inglés. Y ya verán, amigos lectores, que el asunto tiene miga.

«La salud no es el único factor para una vida más larga. La enfermedad, principalmente ciertas enfermedades, alteraciones y dolencias, desempeñarían un importante papel en la longevidad y, en ciertos aspectos, hasta en una vida más cómoda, feliz y ventajosa e incluso más sana. No es raro ver cómo esas personas que llamamos débiles, delicadas, pachuchas, suelen resistir mejor que las fuertes y robustas ambientes y circunstancias adversas... Son bastantes los procesos morbosos que, al atacar de pronto a los sanos y cogerlos como desprevenidos, de improviso, sin ninguna preparación, sin la menor disposición, les embisten con más fuerza y violencia...» «...sería norma valiosa de longevidad ,tener en cierto sentido, la enfermedad como regla, existir comprometido con ella; todavía más, convertiría en actitud vital. Son bastantes las enfermedades que pueden actuar como merecedoras de la vida que la alargan. La relación enfermedad-longevidad tiene infinidad de ejemplos bien demostrativos. Actuai es el caso de sir Winston Churchill... de ochenta y siete años de edad. Verdaderamente asombrosa es la extraordinaria elasticidad de su vejez, a través de una dilatada vida saturada de accidentes, enfermedades y do'encias... que ha superado y sigue superando...».

Supongo que ustedes se habrán «empapao» de lo transcrito, sin que, ni por asomo, lo último les haga recordar, que «mala hierba, nunca muere», porque en este caso «no» encaja, ya que sir Winston Churchill, por el mucho «bien» que ha hecho a la causa de la democracia española, merece ser «bendecido» por todos los españoles amantes de la libertad.

He aquí por donde, leídos por mi los decires de Raymond y pensando en la intensa campaña inmigratoria, por parte de las autoridades franquistas, para que los trabajadores españoles salgan de España, en meros rebaños guiados por pastores de sotana, a alquilar sus brazos al extranjero, como prueba de la gran promesa, hecha ha 24 años, del Generalísimo, «no habrá un hogar español sin lumbre y sin pan», me asalta la idea de desear muchísima salud al Caudillo, a ver si pasa lo que tantísimos esperan, cuanto más prontito mejor. Claro que si luego resulta filfa lo del doctorcito inglés y el diablo atiende mi deseo, entonces don Paco puede dejar tamañita la elasticidad de vida de Churchill, lo cual tendría mucha guasa.

Mas por si las cosas quedan como están, me decido a remedar al gitano aquel, el cual, al preguntarle el juez si tenía algo que alegar, dijo:

—¡«Naa», señor juez. Que Dios le dé a «osté» muchísima «salú» y a mi mucha sarna!

Y como el administrador de justicia le diera las gracias, muy ceremoniosamente, agregó:

—Sí, pero que «dispués» nos las quite a los dos.

Salvador INIESTA

COLLABORATION

Organización

Quien no tenga espíritu de sacrificio, no debe salir del aislamiento, y, si ha salido, debe volver a él. Darlo todo o parte importante de sí mismo por una nada material o, en el mejor de los casos, por una satisfacción personal del deber social cumplido, es tanto como ser apto para pertenecer a una organización que se estime o que sea digna de tal nombre. Asociarse para medrar en cualquier sentido, es traicionarlo todo, equivocar el sendero natural, anular la conciencia.

De hecho no puede existir organización donde se desconoce el espíritu y la acción solidaria. Y por lo que respecta a nuestro movimiento, quien a fondo lo conoce sabe que su base es la solidaridad en todas las formas posibles. Es así que el individuo puede ser libre en su seno, puesto que acude a él con altruismo y en ningún caso bajo influencias de tipo egoista. Si es factible que la excepción de esta regla exista o haya existido, los afectados por ella no han tenido más remedio que sentirse como el pez en p'eno arenal desértico; no han recibido calor ni vitalismo alguno, sino desasosiego, irremediables afanes y desesperación obcecada, más el resentimiento de saberse incomprendidos. Los solidarios, por el contrario, se ven reforzados y amparados por un movimiento como el nuestro. Y continuarán así, mientras no dejen de serlo.

Por otra parte, los matices de la solidaridad son infinitos, como la vida misma. Hay solidaridad en la verdad, en la libertad, en la justicia y hasta en la buena intención. Egoismo y maldad existen en sus contrarios. Cuando uno miente o tergiversa, se insolidariza, con la agravante de que esta falta de solidaridad en nuestros medios, una vez cometida, no tiene enmienda en lo que se refiere a los casos concretos, pudiéndo'a tener, quizás, en otros, si el individuo en cuestión posee la valentía de rectificar su punto de mira y levantarse una vez que ha tenido la debilidad de caer.

Acudimos, pues, a la organización para ayudar, ayudándonos. Si a un ignorante o a un necesitado se le ponen al alcance de sus dedos unos billetes de banco, hoy por hoy es cosa más que cierta que lo habremos tentado para que robe, aún cuando su primera intención no fuese hacerlo. Así también, por ejemplo, si a un desorientado o individuo de no muy firme convicción antipolítica —y conste que de éstos abundan en todas partes—, se le insinúa que votando por éste o por aquél candidato, por éste o por aquélla corriente «democrática» o como quiera que se llame, puede prácticar un beneficio propio o de todos, lo habremos tentado igualmente a ceder lo que en sí mismo es en favor de entelequias podridas. Y así sucesivamente se podrían ir citando insolidaridades que particularmente nosotros estamos en el deber de no practicar, incluso cuando no se estuviese seguro —por lo que toca a algunos que así han parecido querer manifestarlo—, de que la línea «clásica» y directa de nuestro movimiento, la antipolítica, no fuese la mejor. Porque se cae de maduro que la política es y ha sida siempre el peor de los males para la sociedad.

No son pocos —y por cierto que no de los peores—, los que preferirían ver morir con honra a nuestro movimiento, hoy, antes que verlo deshonrado por la poliquitería mañana. Es ésta una sincera opinión que si no ha sido manifestada todavía abiertamente entre nosotros, sabemos que se mantiene enhiesta y dispuesta a todo. Y por cierto que sería trágica la muerte de la solidaridad para quienes viven anhelantes de ella y a sabiendas que solo por ella vale la pena que el indivíduo abandone su soledad y se entregue con alma y vida a una causa de justicia. Ello por si el glorioso historial que nos conmueve y vivifica no fuese suficiente motivo de grandeza intelectual. Y si tantas opniones extrañas se respetan en aras de la más alta libertad permítasenos manifestar que con mayor razón debe ser ésta respetada en un ambiente de raíz antipolítico, antiestatal y revolucionario, como el que nos hemos formado en base a un esfuerzo continuado de superación que ha ido dejando en el tiempo una estela de héroes y mártires que son y deben seguir siendo barrera contra el retorcimiento y la bajeza.

A menudo se repite que en la C.N.T. tienen cabida cuantos viven de un salario y ello no puede ser negado; pero no ha de ser posible olvidar ni negar lo principal por lo secundario: el obrero católico, por ejemplo, que acude a nuestros medios en pos de conquistas solidarias que lo favorezcan, está obligado a reconocer que ha de ser él mismo quien se disponga en todo momento a motorizar su bienestar, solidarizándose y aceptando la base fundamental de nuestro movimiento, pues, de lo contrario, haría bien en no salirse de debajo de la sotana del cura de su respectiva parroquia, puesto que nada se le habría perdido donde ningún paraíso se ofrece y donde se exige responsabilidad y conciencia rebelde, pese a todas las circunstancias de alegato posible. De modo que todo cenetista ha de distinguirse por su individualismo asociado para la libertad y obrar en consecuencia, no dando ni esperando recibir sermones de iglesia y sí ayudar y ayudarse a clarificar los conceptos que habrán de permitir la conquista de mejores días para todos y cada uno.

Verdadera organización no hay más que una: la solidaria y libre. Jerárquico es el látigo que hiere, engaña y mata. Sacrificarse por una organización bien entendida, es tan satisfactorio que el individuo consciente, idealista y responsable no titubea en ceder parte o la totalidad de sí mismo en beneficio de lo colectivo. El egoísmo burgués o el burocratizado estatal, sería aceptable si no necesitase, para sostenerse, del sopor de la entelequia que consiste en creer que se vive de acuerdo con uno mismo, cuando sólo se hace lo que los amos dictan; y lo peor de todo es la incapacidad para reconocer el entusiasmo de sentirse uno entre individuos sin dios ni amo, contra los cuales luchan, y que comprenden la armonía y la belleza de la justa libertad. Si esto último no vale, quiere decir que los valores positivos han desaparecido de la tierra.

COSME PAULES

FIESTA DEL NIÑO EN TOULOUSE

El día 10 de marzo, en la Bolsa del Trabajo, plaza Saint-Sernin, se celebrará, como cada año, una lucida Fiesta del Niño, organizada por las Secciones Locales de S.I.A., C.N.T. y JJ. LL.

Empezará la simpática reunión a las 3 de la tarde y en ella se desarrolará un programa que hará las delicias de grandes y pequeños.

Además de la merienda que, como cada año, se servirá a los pequeños, intervendrán en el espectáculo organizado las alumnas de Madame Galcerán, prodigando los primores de su arte y evidenciando, una vez más, la labor educadora de la excelente pianista que tantos elencos de jóvenes artistas ha formado en el exilio.

Completarán el programa los pequeños artistas de «Terra Lliure». Y, por si todo ello fuera poco, se organizarán juegos y se hará cuanto se estime necesario para hacer pasar una agradable tarde a chicos y grandes.

Esperamos que la concurrencia sea numerosa y que la Fiesta del Niño de 1963 supere a todas cuantas vienen celebrándose en Toulouse, con tanto éxito, anualmente.

España sola
o España con Europa

Este es el gran dilema que la evolución internacional de la actualidad hace pesar sobre el régimen franquista; si en el concierto internacional del Mercado Común se opta por el primer apartado, las consecuencias, que de ello se derivarán y pesarán sobre el pueblo español, serán grandes y de graves resultados porque las barreras aduaneras, que con el Mercado Común se establecerán, producirán la asfixia económica de España, y, con ella, a más o menos corto plazo, la asfixia política.

Si, por el contrario, se opta por la segunda, o sea España con Europa, el régimen se verá obligado a tener que liberalizarse y cumplir todos los acuerdos del tratado de Roma, y su cumplimentación llevará consigo un cúmulo de perturbaciones político-sociales que a la fin darán al traste con el régimen.

◆

Cierto es que Franco es muy astuto, pero no se crea que ha sido siempre su astucia la que a logrado conseguir sus propósitos, sino más bien los intereses, mal llamados, comunes que les unen con aquellos árbitros facultados para conceder las prerrogativas por él deseadas, y ello ha dado la aparente impresión de un triunfo de la astucia del Caudillo, cuando en realidad no ha sido más que un consenso engaño con miras a eludir, en su día, responsabilidades.

Cierto es también, que debido a ese concubinaje de intereses bastardos, el franquismo ha logrado introducirse, subrepticiamente, poco a poco, en todos aquellos organismos de carácter internacional que le estaban vedados por la carta de San Francisco, como fué primero en el organismo internacional de aviación, después en la U.N.E-.S.C.O. y luego en la O.N.U. Y si esto es una realidad que nadie puede negar, no menos cierto y real también, que la astucia del gallego ferrolano todavía no ha logrado romper las barreras que le separan del O.T.A.N. ni del Mercado Común, a pesar de las insistentes y porfiadas gestiones que ha hecho y está haciendo en la actualidad para conseguir su obsesionado objetivo, cual es, su participación como miembro en el pacto Atlántico Norte y su integración en el Mercado Común.

Nadie puede afirmar, como tampoco negar, de si el régimen franquista conseguirá o no franquear las barreras que se oponen a él, y que impiden su acceso a dichos organismos, pero lo que sí puede decirse, sin temor a ser desmentido, es que tales son las estructuras y principios dictatoriales del régimen franquista, el espíritu, lo mismo que la letra del tratado de Roma le ponen al franquismo en una flagrante incompatibilidad con el organismo comunal de los seis.

También puede aducirse a esas manifestaciones de optimismo, arriba mencionadas, de que a pesar de que la candidatura de la España franquista al Mercado Común disfrute de poderosos padrinos dentro del seno comunitario, no son, afortunadamente, todos sus componentes de la misma opinión, habiéndolo ya demostrado varias veces, algunos de estos miembros, su repugnancia y negativa a la convivencia con el franquismo en el seno de la comunidad, y si tenemos en cuenta de que cada uno de los miembros disfrutan de una especie de veto indirecto, ya que los acuerdos a tomar han de ser siempre por unanimidad, deduciremos rápidamente que la candidatura franquista está condenada al ostracismo.

Solamente podría evitarse el aislamiento del franquismo del concierto internacional y europeísta, llevando a cabo, dentro del régimen, una amplia reforma de las estructuras, con una verdadera evolución del sistema político-social-económico, evolución que le daría pleno derecho a su integración en el Mercado Común, y por lo tanto a disfrutar de aquellas ventajas que el articulado del Organismo confiere a sus adherentes, pero que por otra parte, la liberalización del régimen, democratizar sus instituciones político-sociales, acarrearían un cúmulo de conflictos sociales y económicos que, a la corta o a la larga, producirían con estrépito el derrumbamiento del sistema.

Ese indefectible desenlace, que la liberalización del régimen conlleva, no lo ignoran ni Franco ni sus lacayos, y es por esta razón de que Franco está más presto a sacrificar las ventajas económicas que conlleva la colaboración en el Mercado Común, y de los que sería el pueblo español su beneficiario, que no a democratizar el régimen y con ello exponerse, más que a una probable, a una segura vindicta pública, tanto del Caudillo como de su régimen.

Esta lógica conclusión que yo saco la corrobora, haciéndola buena, lo manifestado, no ha mucho, por diferentes dirigentes del régimen, como es el señor Ullastres, ministro de Comercio, que en una conferencia de prensa extranjera en Madrid ha dicho: «Si la petición de asociación de España al Mercado Común no fuera aceptada, las consecuencias no serían tan graves que

INTERNATIONALE

Libres opiniones

Las Alianzas y el futuro ibérico

Si analizamos el panorama sindical español, comprobaremos que las tres Internacionales sindicales (F.S.M., C.I.O.S.L. y C.I.S.C.), ya han parcelado a los trabajadores de España. Dichas Internacionales disponen de numerosos medios económicos, de poderosas protecciones internacionales y agrupan a la inmensa mayoría de sindicatos del mundo; quizá, debido a lo expresado, nuestra A.I.T., numéricamente, figura poco en el plano internacional; pero los confederales españoles, en estos instantes tan críticos para el proletariado de España, debemos meditar y buscar soluciones a los problemas que estas Internacionales y la integración europea nos plantean, procurando que nuestra C.N.T. siga avanzando por el camino de las realizaciones, hasta lograr el bienestar común que siempre hemos anhelaodo para TODA LA HUMANIDAD.

No ignoramos que tendremos que hacer numerosos esfuerzos y sacrificios para avanzar por el buen camino, porque la división del mundo actual no nos permitirá accionar como lo hacíamos antaño, porque los Estados, los poderosos medios financieros y las presiones foráneas, procurarán captar adeptos a la causa de las tres Internacionales mencionadas, e, inclusive, tratarán de arrinconar, desmembrar o atraer a la C.N.T., porque no ignoran lo que ésta significa y puede ser, nacional e internacionalmente. Saben muy bien, que una C.N.T. impregnada de espíritu revolucionario y movida por una acción creadora, puede aportar soluciones a los problemas de la Península Ibérica y modificar el panorama sindical de este planeta.

¿Qué alianzas debe aceptar o buscar la C.N.T. ?

Quisiera contestar a dicha pregunta; pero me agradaría que lo hicieran otros, con más capacidad y más experiencia, porque el sufrido, postergado y engañado pueblo necesita jalonar un futuro manumisor.

Quienes entregaron su vida por la causa revolucionaria de 1936-39 nunca se imaginaron que la mayoría de Estados hubiera podido convertir al sindicalismo en un instrumento burocrático que sirve a los gobiernos con más eficacia que los medios coercitivos que utilizaban los emperadores, los zares o los monarcas del siglo pasado.

En los países totalitarios, los sindicatos están enganchados al carro del Estado; es por eso que la F.S.M. es un apéndice de los sistemas totalitarios que dependen o controla el Kremlin. La C.I.O.S.L. es una diversidad de organizaciones que conservan cierta independencia; pero si la F.S.M. está enmarcada dentro de **la nueva clase**; la C.I.O.S.L., no demuestra que los sindicatos pueden ser la mejor herramienta para transformar la sociedad o para iniciar acciones revolucionarias internacionales para derrocar una dictadura, sea ésta blanca, azul, roja, etc.

Lo mencionado se comprobó a través de la Central Unica de Trabajadores de Chile, aunque los hechos, también, lo demuestran. Poco después de haberse formado dicha Central, la que oficialmente no estaba adherida a ninguna Internacional Sindical, tanto la F. S.M. como la C.I.O.S.L. iniciaron una inteligente labor de captación. Entre las numerosas tácticas que emplearon, merece destacarse la de los viajes al extranjero, porque todos los chilenos desean viajar y, por lo tanto, pocos pueden resistir cuando les ofrecen viajar gratis. Aprovechando tan «generosas ofertas», viajaron por el mundo muchos líderes del sindicalismo de Chile. Podría narrar cosas muy interesantes sobre dichos viajes, pero la falta de espacio y el objeto de este trabajo me inducen a mencionar solamente a dos militantes sindicalistas que, a través de ambas Internacionales, trataron de ser los paladines de la causa del proletariado español.

Uno de ellos, asistió al Congreso que celebró la C.I.O.L.S. en Suecia, y el otro, al que la F.S.M. efectuó en Austria.

El primero, formó parte de una Comisión sobre Asuntos Internacionales. Porque, en aquel entonces, tenían interés, algunos delegados, en que dicho compañero chileno pudiese lucirse en el mencionado Congreso, le dejaron ac-

(Suite en page 6.)

Con Burt Lancaster
revivirà la tràgica historia de Sacco y Vanzetti

ROMA, (ANSA, — Finalmente se ha tomado la gran decisión de filmar una pelicula sobre Sacco y Vanzetti. La idea estaba en discusión desde hace algun tiempo entre Dino de Laurentis — que será el productor del film — y algunos de sus colaboradores y amigos. En realidad es una idea de vieja data y que muchas veces se discutió en los medios cinematográficos internacionales, en especial en los italianos y los norteamericanos.

El director elegido para su realizacion es Richard Fleisnher, a quien se deben films dispares por méritos, desde « Compulsión » — otro tema candente judicial, el del proceso a Leopold y Loeb —, película destacada hasta « Barrabás », el gran film espectacular más reciente y antes «20 mil millas bajo el mar», film de fantasciencia de gusto un tanto anticuado pero igualmente válido, aunque inferior en todo sentido a otro film de inspiración verniana : el de Karell Zeman «Una invención maravillosa». Para los papeles protagónicos todavía no se decidió nada aunque se da el nombre de Burt Lancaster para uno de ellos.

La tragedia de Sacco y Vanzetti fué llevada diversas veces al teatro y a la television. En 1960 un teatro de vanguardia en Greenvich Village, representó drama de Armando Aulicino inspirado en la historia de los 2 anarquistas. El año siguiente hubo una versión televisada dirigida por Sidney Lumet. En otoño de 1961 una nueva ópera musical fué confiada a Marc Blizstein, por la Fundación Ford y se estrenó una notable obra de teatro inspirada también en aquellos trágicos episodios de la historia. Sus autores eran Roli y Vincenzoni y la pieza tuvo gran fortuna y fué luego representada en otras partes del mundo.

El film es especialmente esperado en los Estados Unidos donde a los 35 años de la conclusión de aquel drama, la historia sigue manteniendo despierto el intéres de los estudios de derecho y de historia social. El film se basará en el desarrollo del proceso y en documentos sobre la muerte de Sacco y de Vanzetti. La nueva versión contribuirá seguramente a caldear un proyecto de reapertura del proceso para la rehabilitación de los dos italianos cuya muerte fué condenada en todos los países del mundo y suscitó polémicas que el transcurrir de los años y los tumultuosos sucesos de guerras y revoluciones sociales no han apagado mínimamente. Se sabe que Vincenzina Vanzetti, hermana de Bartolomeo, proporcionará documentos de interés para la filmación. Vincenzina ha dedicado su vida entera para lograr la rehabilitación «post-mortem» de su hermano.

Pensando en un futuro próximo

Nos congratullamos muy mucho y nos resulta complaciente y sensato que la corriente siga su curso y las aguas lo más claras y limpias posibles retornen por su cauce normal. Todo el que intente, valiéndose de unas circunstancias, hacer prosélitos para su modo de ser o pensar, es intolerable para la causa común que todos defendemos; los interesados, si es que quieren pescar en río revuelto, mejor es que recojan los bártulos y dediquen sus esfuerzos a cosas más fructíferas y edificantes. Aunar criterios es trabajar en pos de la causa, es luchar contra el monstruo más feroz de todos los tiempos: el fascismo.

Todos los hombres de probada solera libertaria tenemos un deber y una preocupación: los de aportar cuantas sugerencias creamos más viables para los múltiples y variados problemas, hasta llegar a lo que todos deseamos: una labor positiva de liberación total en un futuro próximo.

El choque en las interpretaciones es lógico y normal, sino seríamos un rebaño servil, sin criterio propio, pero nuestra psicología y nuestros principios no nos permiten hipotecar la conciencia. Ahora bien, la tolerancia no es motivo de derrota, sino virtud de principios y sensatez común, como tal vez el silencio puede ser el síntoma de la tolerancia más absoluta. Hay quien cree que por tales e incomprensibles polémicas la cosecha se va perdiendo, pero no; la C.N.T. sembró tan bien, que no puede un temporal, por muy despiadado que sea, arrasarla; los surcos son derechos y profundos y la semilla brota con más fuerza y vigor, por la sencilla razón que poseemos lo más esencial y lógico: sinceridad y vergüenza, que los regaños familiares no son jamás por bastardos intereses y mucho menos posiciones personales, sino por la celosa inquietud de derrotar al franco-falangismo y libertad al suelo ibérico de la tiranía y la esclavitud.

Muy acertadamente decía un compañero, que sería muy interesante, conocer públicamente lo que piensan del futuro social de España los compañeros que han pasado gran cantidad de años en cárceles o perseguidos por el fascismo. Desde luego, siendo sincero e imparcial al decir lo que uno piensa, sería la mejor labor que se podía hacer con miras a ir cimentando la base de los múltiples problemas que nos esperan.

El futuro social, según mi modesto criterio, será muy duro y un tanto nebuloso; se sucederán grandes diferencias de apreciación para la resolución de los problemas. Son veintitrés años de influencia materialista, sin un ápice del concepto social y solidario, menos en pequeñas minorías, muy desgastadas física y moralmente.

Los hombres, según mi sincera creencia, somos hijos de las circunstancias y tal accidente sufre el interior, como asimismo el exilio.

Si tenemos en cuenta que la criminal e inhumana siega no tiene parangón en la historia de España, aún podemos ver con cierto optimismo el brotar nuevos y fuertes retoños en el campo libertario.

Si los viejos queremos ser un poquito más tolerantes, dando un poco de lado nuestras dolencias físicas, dedicándonos, en nuestro corto o largo tiempo disponible, a cumplir y hacer labor de militantes, quizás pudiera ser que el futuro próximo de España se fuera encauzando hacia una corriente social revolucionaria, muy predispuesta para engrosar en nuestra gloriosa C.N.T., único movimiento que puede dar satisfacción a las aspiraciones de los trabajadores.

REPE

COMITE de REDACTION D'« ESPOIR »

Directeur : A. TURMO
Secrétaire de Rédaction : F. MONTSENY.

Rédacteurs : P. V. BERTHIER, Edouard BRUNET, Et. GUILLEMAU.

Administrateur : J. BORRAS.

L E E D :

« TIPOS ESPAÑOLES »

de Felipe ALAIZ

Panorama de la política, del arte, de la literatura de España, visto por el espíritu cáustico del mejor de los escritores españoles contemporáneos. 5,00 F.

Pedidos: Servicio de Librería, 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

todo eso para nuestra economía» y días más tarde y en el mismo lugar, es el Ministro de Hacienda, Sr. Navarro, Ruiz, quien dice: «La entrada en la Comunidad europea no es de una importancia vital para España», y si esto no fuera lo suficiente explícito para dejar traslucir cuáles son las intenciones del régimen al respecto y también las consecuencias que de estas intenciones puestas en práctica se derivarán, citaremos lo dicho por Solís, ministro de Falange y Delegado nacional de los Sindicatos: «No hay que fundar todo sobre la posible entrada de España en el Mercado Común; es al contrario que hay que trabajar con entusiasmo y pasión por una prosperidad fundada sobre nuestros propios esfuerzos y nuestros propios recursos».

¿Por qué el Sr. Ullastres, ministro de Comercio, pone en duda la aceptación de la candidatura de España en el Mercado Común? Esta es una pregunta, que si honradez hubiera en el seno del régimen, se la hubieran ya hecho y se la hubieran también contestado, no obstante yo lo hago y la contesto por él, para desenmascarar hipocresías.

Pone en duda la aceptación de la candidatura de España en el Mercado Común, porque sabe el Sr. Ullastres, que el régimen dictatorial franquista es antagónico con la esencia democrática del Tratado de los Seis, y además, porque sabe que el régimen franquista no está dispuesto a democratizar sus estructuras, concediendo al pueblo español las libertades consustanciales, como son, los derechos de reunión, de asociación, que el Tratado de Roma obliga a todos sus componentes, concedan a sus respectivos pueblos.

Si poco airosa queda la personalidad del Sr. Ullastre ante tales manifestaciones, la del Sr. Navarro Rubio, ministro de Hacienda, viene a ser más ridícula, grotesca, al manifestar de que no es de vital importancia la entrada de España en el concierto europeo. Si tal es así, si así lo cree, sinceramente, el ministro de Hacienda ¿por qué tanta insistencia en querer entrar en su seno? ¿No se da cuenta el S. Navarro Rubio, que hay una gran incongruencia entre lo que dice y lo que hace y que le pone en el más flagrante de los ridículos? ¿Es que acaso no sabe el Sr Navarro Rubio, que las barreras que establecerá el Mercado Común, terminarán con las divisas que pueda haber en las cajas del Estado franquista? Sí, el Sr. Navarro Rubio sabe eso y mucho más, pero el señor Navarro Rubio, como todos los jerifaltes del régimen, prefiere la continuidad del mismo, con la pauperización del pueblo español, las soluciones de fuerza, propias de todo régimen dictatorial y las medidas draconianas, a cierta prosperidad dentro de una democracia.

Si lo manifestado por ambas personalidades da pena y grima a quien lo ha leído, por la estupidez de las mismas, lo manifestado por Solís produce algo peor, algo así como el paroxismo de la rabia, al ver cómo, amparándose en la impunidad que le da el cargo que ostenta, dice majaderías asnales, propias de la ignorancia más supina.

Es una aberración, y no de las pequeñas, Sr. Solís, pretender que el pueblo español trabaje apasionadamente con entusiasmo para llevar la prosperidad al país, cuando sabe, por anticipado, que la superproducción que pudiera producir sus esfuerzos irían más bien a engrosar las cajas de los capitalistas que no a mejorar la situación económica de los trabajadores.

Esta es una razón, más que convincente, para no pedir de los trabajadores un entusiasmo por el trabajo, razón que el Sr. Solís conoce hasta la saciedad, como también sabe el Sr. Solís, que España es, desgraciadamente, un país subdesarrollado, y que por lo tanto este subdesarrollo le impide que sus mercancías puedan competir con las de los otros países y mucho menos con las del Mercado Común, lo qué quiere decir que España, en estas condiciones, está condenada a la consunción, si antes no se produce una gran conmoción que dé al traste con el régimen franquista.

Vuestras propias manifestaciones, señores ministros, os dan el título de farsantes, hipócritas y tartufos, al emitir conceptos que vosotros mismos no sentís y que sabéis, por anticipado, que son falsos a todas luces; manifestaciones que no se tienen de pie, al no resistir la menor crítica, porque carecen de base sólida donde sentarse, pero que a pesar de esa contestabilidad manifiesta, ello no es óbice, por vuestra parte, para que con la mayor descachatez espetéis, con el mayor empaque, que como tales, son ineficaces y que vosotros mismos no creéis en ellas.

Con la solución que se dé a la petición de la Gran Bretaña para su entrada en el Mercado Común, se darán solución, al mismo tiempo, a una cantidad de peticiones de otros países, entre ellos a España, y cualquiera solución que se le dé, siempre que no sea de un trato especial de favor, el dilema quedará pendiente sobre el franquismo como espada de Damocles que a la menor incidencia termine con su existencia.

En tanto este desenlace no llegue, siga la farsa franquista, con sus orgías y gamberrismo, que día llegará, y no está muy lejano, que ese pueblo, por vosotros explotado, amordazado, ultrajado y mil veces humillado, os exijirá inexorablemente que rindáis las debidas cuentas de todo vuestro paso por el poder llevándoos, irremisiblemente, a todos vosotros a la picota para que justicia sea hecha y vergüenza, al mismo tiempo, de quienes directa o indirectamente lo han sostenido en el poder.

Isidro ARTIGAS

DE TOUT ET POUR TOUS

Desde España

Como se vive en el "paraiso" franquista

Del cenegal en que la política española se desarrolla, solamente se ven libres de las salpicaduras los trabajadores esclavos que, día tras día, tienen que acudir al trabajo, obligados por las bayonetas que al servicio del amo defienden al patrono, alimañas insaciables, seres carentes de sentimientos, ladrones amparados por la carroña más pestilente, por monstruos uniformados que hacen de los trabajadores, de los dignos ciudadanos, un pueblo de eunucos atemorizados por el implantado terror que desde hace más de 25 años viene imperando. Ante esta perspectiva del salvajismo, el pueblo quedó, en lo moral, diezmado, en lo económico, hundido. Solo los amos, los bandidos titulados señores, la inmoralidad y la barbarie tienen vida, se solazan en el barrizal de la porqueria ; estos vampiros del esfuerzo de los esclavos dirigen la prensa, hablan de la manida paz, (para ellos) golfos que llenos de lujuria sostienen mancebias donde desarrollan las más asquerosas aberraciones, yendo más tarde a darse golpes de pecho para cubrir apariencias de hechos horrendos, de suciedades increibles. Estos sádicos de la explotación y del vicio, son los que hablan de paz, de estabilizacion, co-gestión, de recuperación de la peseta, de moral, de dios (¡cuanta infamia!) de la familia, de la democracia orgánica y cristiana, de relaciones humanas, de divina providencia y de combinadas palabras que en boca de estos abyectos personajes son una profanación de toda Etica.

En Asturias, en el transcurso del mes de enero, cayeron muertos en accidente de trabajo 20 mineros, la mayoria padres de familia, hércules en el esfuerzo desarrollado en los pozos mineros. Verdaderos puntales de una sana economia de la patria. Mártires seculares, símbolos de la esclavitud al servicio de los bandoleros, presidiarios de esta España convertida en penitenciaria.

Cayeron víctimas del gas pernicioso de la mina, nueve, los demás en desprendimientos de tierras y otros diferentes accidentes. Asidos todos a las herramientas de trabajo, cubiertas y ennegrecidas por el polvo del carbón a miles de metros de profundidad, Y ahora los que practican la gazmoñeria, los vampiros, los merdosos, esos titulados personajes que destilan veneno por todos los poros, dicen con palabras rimbombantes que dieron a las familias ocho o diez mil pesetas, cantidades que significan un insulto a la miseria por lo mezquinas, habida cuenta que los patronos gastan en juergas bacanales en las casas de mancebia, que generalmente sostienen, cuantiosas sumas para desarrollar las aberraciones más repulsivas que se conocen.

Para estas orgias no se escatima el dinero; occurre todo lo contrario cuando se trata de una gratificación, una paga extra o de un aumento de unas pesetas a los trabajadores. En estos casos, las exclamaciones, los insultos y todo un repertorio de ex-abruptos, salen a relucir con la mayor facilidad.

Merece mención lo ocurrido con la gratificacióón de navidad. Esta gratificación de tantas publicidad y elevación, es de diez dias de jornal base, entre las 300 y las 550 pesetas (otra gratificación de igual cuantia la entregan el 18 de julio) mientras que para los vigilantes y demás empleados de las Empresas les dan dos meses globales reglamentarios de 5.000 en adelante cada uno, más otras dos gracias a la dadivosidad de las Empresas con el objetivo de estimularles a que miren bien por sus intereses que es tanto como decir mantengan el despotismo y la tirania.

Los trabajadores, ante tamaña injusticia y vergonzoso sarcasmo y teniendo en cuenta que los mas calificados a recibir esas mejoras, habian reclamado el abono de dos meses al año por lo menos (1). Las Empresas cerriles y sordas a toda petición se negaron en redondo. A su vez, un 65 % de los mineros se negaron a cobrar tan mísera limosna, rumoreandose el planteamiento de otra nueva huelga, pero, gracias a la comprensión de muchos, no llegó a producirse, pues, habria sido la desolación para miles de hogares que aun no se han repuesto de las dos huelgas anteriores, con la agravante de un invierno largo y muy crudo.

Por todas estas causas que señalamos y por los vaivenes de la política y diplomacia mundiales, la desmoralización es eminente, solo algunos hombres de férrea voluntad, de sanas ideas y fuerte temperamento, siguen impertérritos agarrados al cañon de sanos ideales. Siguen en la trinchera, ojo avizor, disparando en inferioridad de condiciones, pero sin entregarse. Dura lucha, pero aun más dura la dignidad de estos épicos que, rodeados por todas partes de la barbarie organizada, siguen en constante lucha hasta que les llegue la hora de entregarse al sueño eterno. ¿ Hasta cuando seguirán, España y los españoles en poder de la barbarie ?

Juan LAPEÑA

(1) Por motivo de todo lo que queda señalado, se entona un estribillo cuyo contenido es lo siguiente :

Los mineros de ahora
No son como los de antes
Pues quieren cobrar dos pagas
La mitad que los vigilantes.

LA LEYENDA DE SANTIAGO. — **Nos le presentan a caballo, cortando cabezas de moros, en una supuesta batalla de Clavijo. Pero resulta que no estuvo jamás en España. Ningún historiador de la época cita al santo guerrero. Ni Prudencio, ni Oroso, ni Martín de Braga, ni Gregorio de Tours.**

FRANCO TEME A LAS COPLAS

Los editores europeos se solidarizan con Einaudi

ROMA. — A partir de este año el premio literario « Formentor » cambiará de sede. No lo tendrá más en la islita balear ni ningún otro punto del territorio español, sino cualquier otra parte, en alguna localidad europea, aún no precisada. Así lo ha decidido el jurado del premio, desde el momento que ha sabido que uno de sus componentes, el editor Giulio Einaudi, no podrá entrar en España. La prohibición al editor turinés a entrar en España la dio a conocer hace unas semanas el Ministerio de Información de Madrid, considerándolo elemento no grato y enemigo de la nación, como tambien de Dios y de la fé católica. Pocos días despues, el 8 de enero, el diario de la Falange publicó un editorial en el que Einaudi es descrito como una especie de emisario de Moscú, y la industria editorial de la Italia en general, como un nido de subvertores. Para Giulio Einaudi y para los funcionarios de su casa editorial, España, de ahora en adelante, será una tierra prohibida, afirma el aditorial de «Arriba». A menos que ellos retiren ciertas palabras como «hideputa» y otras expresiones pintorescas. Sólo que estas palabras no ha sido Einaudi que las ha pronunciado, sino esa parte del pueblo español que, al no poder expresar de otra manara su oposición al régimen, se ha valido de las canciones y de las coplas. Einaudi se ha limitado a recojer aquellas canciones en un volumen con el titulo «Cantos de la nueva resistencia española», bajo el cuidado de dos estudiosos de etnología, Sergio Liberovici y Michele Straniero, y entregado a la imprenta en mayo pasado. Se trata, en total, de un grupo de treinta canciones o coplas o baladas que tienen como tema común la situación de España bajo la dictadura franquista y que alternan frecuentemente el tono lírico con el de la inventiva. A veces la inventiva es florida, casi alegre, otras veces roja. Por lo demás, no es ésta una caracteristica exclusiva del canto de protesta español. Cada uno de los países del mundo, más o menos, tiene su tradición de «Song of Protest» (canto de protesta) en los que no faltan los acentos atrevidos que hasta llegan a la irreverencia. Una antología de cantos de protesta norteamericanos publicada hace años en los Estados Unidos y parcialmente traducida en Italia con el título «Atento Mister Bilbo» es indicativa a este propósito : no se libran en ella ni senadores ni presidentes de la República, ni símbolos de la religión, ni banderas nacionales. Y lo mismo puede decirse de los cuentos italianos incluídos en el libro de De Martino «La tierra del rimorso», ejemplos de un folklore religioso que ignora intencionalmente las formas oficiales de la devoción, como en el caso de esta copia sobre San Pablo en Galatia: «Santo Paolo mio delle Tarate — que pizzichi le ragazze tutte quante» (San Pablo mío de las Tarentes — que pellizca a las muchacas por todas partes).

LA CARTA DE PIQUER

Pero el etnólogo no puede detenerse en estos detalles. El afronta la materia con hábito científico y recoge imparcialmente todo cuanto sirve a la finalidad de recopilación, partiendo del principio que, como señala De Martino en el cámbito de la investigación científica no vale el criterio de las selecciones pías, de las selecciones devocionales, y así por estilo, porque si una recopilación de documentos debe ser ofrecida al público, al historiador de hoy o de mañana, éstos deben tener a su disposición el material completo, para que luego lo interpreten de la manera que quieran».

La costumbre editorial y el público de la mayor parte de los países occidentales, han hecho propias sin distinción estas consideraciones, tanto que ninguno ha pensado jamás reaccionar cuando han aparecido en las librerías cantos de protesta americanos o aquellos otros italianos, u otros documentos de folklore popular. El gobierno español, en cambio ha adoptado una actitud distinta. Y así surgío el incidente.

Los «Cantos de la Nueva Resistencia Española» hacía dos meses que habían aparecido en las librerías italianas cuando el Director General de Información, Carlos Robles Piquer, hizo saber a Einaudi que el gobierno de Madrid no toleraba tal iniciativa, La carta de Piquer no estaba directamente dirigida al editor, sino al secretario del premio «Formentor» Jaime Salinas: «El editor italiano señor Einaudi», decía la carta, «publica con frecuencia libros que atacan a España y las personas e instituciones del gobierno español. El último y más grave de estos ataques está contenido en un reciente libelo en que aparecen palabras blasfemas».

ULTIMATUM ESPAÑOL

Einaudi, recibida la carta de Jaime Salinas, respondía directamente al Ministerio de Información español: «No es posible que usted ignore, señor Director General, que en las condiciones en las que se desarrolla la labor editorial en un país democrático son tales, que uno tiene no solo el derecho, sino el deber de promover la publicación de libros de carácter documental cuyo fin sea dar a conocer aspectos poco conocidos de la vida de cada país. A este derecho me he acogido al aceptar la publicación de los «Cantos de la nueva resistencia española», de la misma manera que voy publicando análogos libros de documentación referente a Italia u otros países sin que esta mi actividad editorial, aunque sujeta a crítica y polémica, haya jamás inducido a algún gobierno a tomar medidas».

En este terreno se entraba ya en la fase del ultimatúm. Al responder el Director General Piquer, después de haber definido el libro como «letrina» y haber calificado también «un insulto la mera suposición de que el pueblo español sea capaz de haber producido tales canciones», que, o el libro seria retirado de todas las librerías y cancelado de los catálogos o el gobierno de Madrid dejaría de considerar grata la presencia de Einaudi y de sus colaboradores en territorio español, en consideración de «la ofensa grave que la casa editorial Einaudi ha inferido a la religión, a las autoridades y al pueblo de España».

El libro no ha sido recogido y Guido Einaudi no podrá entrar más en España, ni siquiera en ocasión del premio internacional «Formentor», que será adjudicado a últimos del próximo abril. Pero con él renunciarán a entrar en España tambien los otros editores europeos que han creado el premio y forman parte del jurado. En una reunión que tuvieron, en efecto, el 17 de diciembre pasado, en París, firmaron una resolución común, en la que comunicaban al Ministerio de Información español su imposibilidad de reunirse en Formentor en el caso de que las autoridades españolas no concedan una autorización en favor de todos los representantes de la casa editorial Einaudi incluyendo a Einaudi mismo, para entrar en España libremente.

(Recopiado de «L'Espresso).

Versión de J.C.C.).

Las Alianzas y el futuro ibérico

(Suite de la page 5.)

tuar; empero, cuando propuso que la C.I.O.S.L. declarase un boicot total al régimen franco-falangista, se le acercaron, discretamente, algunos emisarios para «informarle y rogarle que retirase su irrealizable proposición»; para tal fin, hasta la Delegación de la U.G.T. intervino y sólo entonces permitió que su proposición se esfumase.

El que acudió al Congreso de la F.S.M., que ésta realizó en Austria, no alcanzó un lugar tan estratégico para hacer la misma proposición, pero cuando lo intentó, la echaron al cesto de los papeles, porque a los representantes españoles presentes no les interesaba, puesto que no se dieron ni tan siquiera por aludidos.

Lo expresado demuestra que a los trabajadores españoles no les benefician esos **doscientos millones** de afiliados que controlan las dos Internacionales Sindicales antedichas, porque no han emprendido ninguna acción verdaderamente solidaria ni que tendiera a derrocar al régimen que oprime al pueblo español.

Es necesario que el pueblo español sepa estas cosas para que busque su camino nacional e internacionalmente. Y para que no se haga demasiadas ilusiones sobre la ayuda o la acción revolucionaria que le puede llegar mediante las Internacionales mencionadas.

La C.I.S.C. también podria realizar una labor decisiva en pro del pueblo español, porque el Caudillo obedece mucho a los jerarcas de la Iglesia; pero con sus declaraciones y protestas contra el régimen del tirano sólo persigue salvar a la Iglesia, la que, a cambio de tan buenos servicios, le abona el terreno al sindicalismo demócratacristiano para que el día de la liberación, éste pueda ocupar un primerísimo lugar en los medios sindicales de la Península Ibérica.

El proselitismo que realizan las tres Internacionales referidas, puede llevar a nuestra Organización a situaciones peligrosas porque obedecen a consignas internacionales. Hasta ahora, han jugado con los sufrimientos y las vidas de los proletarios españoles y porque quieren sindicalistas obedientes y burócratas que se aprendan todas las triquiñuelas del Código del Trabajo, pero sin mística revolucionaria ni contenido ideológico.

Resumiendo: **Quieren convertir el Sindicato en un órgano sumiso y adicto, entregado a la omnipotencia del Partido, del liderato, del bando o del Estado.**

F. PAUNER SOSPEDRA.

(Continuirá.)

Desde Paris

JUDAS... ISCARIOTE

El Iscariote, después de haber vendido a su maestro y cobrado el precio de la traición, se ahorcó. El maestro fué condenado a muerte y ejecutado.

Si repasamos la historia de la humanidad, tanto en el orden de las naciones, como de la política y de los hombres tomados individualmente, nos daremos cuenta de que nuevos Iscariotes pululan en la actualidad, con la particularidad de que son altos intereses los que juegan y los que determinan la actuación de cada uno de ellos. El precio no tiene importancia, es el hecho, que determina la influencia del Judas, a vender a los inocentes.

Los hechos más elementales de la vida cotidiana, ya sea ésta política, comercial o social, denotan un recrudecimiento de esta plaga de «interés de Estado», de «interés social», o de «interés orgánico». Pero estos nuevos Iscariotes obran inconscientemente, porque no podemos creer que lo hagan por intereses ocultos o por bajas pasiones, naturalmente que todo depende del nivel en que estén colocados. Cuando se trata de problemas económicos o de problemas de Estado, el hecho es ya más justiciable, porque se olvidan las minorías y se las maltrata — cuando así conviene — en aras del triunfo de la «razón de Estado» o del triunfo de un Consorcio comercial importante, y en este último caso machacan por menos de treinta dineros la cabeza de los modernos inocentes.

Julián el apóstata, cuando convocó su famoso concilio, no olvidó a la secta de adoradores llamados «Judaistas»; sabía lo que hacía, por el hecho de haber vendido al maestro, Judas merecía ser santo. Por su causa se permitió a Jesús el que fuera sacrificado. Con sus propios argumentos, los Judaístas fueron aniquilados. Es de esperar que en la época actual no sean los buenos los que pierdan, aún siendo mayor el número de los malos.

La suerte de un ser humano vale más, mucho más, que todos los intereses de Estado, y la política del mal menor es la peor de las políticas.

JEP D'ARANES

Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento : nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

COMMUNIQUES

17e UNION REGIONALE - UNION LOCALE DE LYON

Permanence tous les samedis de 17 heures à 19 heures, et tous les dimanches, de 10 h. à 12 heures, à la rue St-Jean, N° 60, LYON (5e).

F. L. DE TOULOUSE

La Federación Local de Toulouse convoca a asamblea general para el día 10 de marzo, a las 9 y media de la mañana, en nuestro domicilio social.

Dados los interesantes asuntos a tratar, se ruega la puntual asistencia de todos los afiliados.

FEDERACION L. DE TOURS

La F. L. de Tours convoca a todos sus afiliados a la asamblea que celebrará el día 24 de marzo, a las nueve y media de la mañana, en el lugar de costumbre.

FEDERACION L. DE DIJON

Esta Federación Local convoca asamblea para el día 10 de marzo, a las 9 de la mañana, en el Café de la Comedia.

Dada la importancia de los asuntos a tratar, se ruega la puntual asistencia de todos.

FESTIVAL EN BURDEOS

Patrocinado por el Grupo Artístico Cultura Popular, **«Los Amigos del Teatro Español de Toulouse»**, pondrán en escena el día 10 del próximo marzo, a las tres y media de la tarde, en la Sala Son-Tay (detrás de la estación de San Juan) la obra en dos actos del inmortal Lope de Vega, titulada:

AMAR SIN SABER A QUIEN

Para invitaciones: P. Alonso, 42, rue Lalande

CONFERENCIA EN BEZIERS

El domingo, día 10 de marzo, a las nueve y media de la mañana, se celebrará en el local social una conferencia pùblica a cargo del compañero Jacinto Borrás sobre el tema: «Del Stalinismo al castrismo».

Esperamos que por el interés que ha despertado el tema, la asistencia será nutrida y hacemos extensiva esta invitación a los compañeros de los pueblos circunvecinos y rogamos al mismo tiempo la puntual asistencia.

PARADEROS

Se desea conocer el paradero de José Miguel Sáez Sanchesmolero, natural de Valdepeñas (Ciudad Real), nacido el 26-6-1911. Cuando la retirada estuvo en Argelès y Barcarès. Unos dos meses después fué sacado de los campos para trabajar en una granja como repartidor de leche.

Pregunta por él su hijo Jesús, llegado a Alemania. Escribir a Dagoberto Trujillo, Centre de Solidarité Sociale, Domaine de Tribomont a Wegnez, Liège (Belgique).

★

Se desea saber el paradero de Fernando Mico Aleman; sus familiares de España se interesan por él. Rogamos a las personas que estén en medida de poderlo hacer, que tengan a bien comunicarlo a esta redacción. Su ultima dirección conocida fué la de Annecy (Savoie).

«LA COMUNA DE PARIS», de Luisa Michel, es un folleto de 52 páginas de agradable lectura, editado por las «Ediciones CNT». En él se relatan los hechos más salientes de uno de los acontecimientos más tumultuosos y de mayor contenido revolucionario que han tenido por cuadro el país galo. La narración es hecha por Luisa Michel, uno de los actores más caracterizados y activos de tal acontecimiento.

En venta en este Servicio de Librería al precio de 1,00 F.

FEDERACION LOCAL DE OULLINS (Rhône)

CONFERENCIA PUBLICA

El domingo, 14 de abril, a las 9 h. 30, Sala de Fiestas de Oullins, dará una conferencia el compañero Germinal Esgleas, quien disertará sobre: «La lucha de los pueblos por su libertad». Invitamos al acto a todos los militantes libertarios del Rhône y Loire, como asi mismo a cuantos hombres luchan por la liberación y emancipación de los pueblos.

¡Hombres libres, retener esta fecha, haciendo acto de presencia ese dia!

EL COMITE.

Nota. — Por la tarde, interesantisimo Festival benéfico organizado por la sección de S.I.A. de Oullins, con el concurso de un renovado cuadro de artistas noveles, escogidos en nuestra región.

¡Compañeros todos, contribuid a tan magna obra solidaria, asistiendo y propagando este acto!

Para desplazamientos a Oullins, tomar el autobus nº 10 en Perrache-Lyon.

A los Españoles recien llegados

Querido amigo: estas mal trazadas líneas, son escritas por otro emigrado como tú. De ser posible, quiero dirigirme a los cientos de miles de españoles salidos de aquel pueblecito donde nací. A esos españoles que allí dejaron sus padres viejecitos, hijos y compañera de hogar, a su novia querida, a sus amistades apreciadas. Estas líneas, fueron escritas para los que, como yo, hubimos de cerrar los ojos y lanzarnos a la aventura; adentrarse en el corazón de otros pueblos, de otras ciudades, de otras amistades desconocidas, a fin y efecto de, con el sudor de nuestra frente; otras al precio de nuestra propia vida, ganar el pan que nos comemos y el de los nuestros que allí quedaron con el corazón oprimido al vernos partir. Ellos llorando todos los días por una separación que, como maldición deberá caer sobre el rostro, más duro que el hormigón armado, de todos aquellos que gobiernan y gobernaron nuestra España.

Sí, amigo, compañero, paisano, como tú me quieras llamar. Tú, que trabajas en Alemania, Bélgica, Francia u otro país acogedor. Tú, que muy poco conoces la luz del día, porque te adentras en la misma siempre pensando en España, en los que allí dejaste. Tú, que tal vez te crees solo en este país extraño, te escribe otro español para decirte que estamos dispuestos a ayudarte en lo que sea y como sea. Tan sólo falta que te decidas; pónte en relación con tus amigos de este periódico que cae en tus manos, escrito por y para los españoles. Este periódico, estos hombres están dispuestos a ayudarte, quieren hablarte, orientarte, si de algo tienes falta. Si tus facultades son buenas, puedes escribir, decir lo que sientas, lo que piensas de España, de sus gobiernos, de su riqueza, de sus miserias. Puedes decir de la diferencia de clima, de libertad, de vida, en una palabra.

Tú y yo, españoles todos al fin, debemos pensar que si salimos de nuestro pueblo por una causa determinada, lo fué concretamente por falta de trabajo, por falta de libertad, por falta de pan con que alimentar nuestros hijos, compañeras o viejos parientes sin el menor recurso. España es muy rica. España es muy bella. Allí podríamos estar todos, si en verdad quien la gobierna tuviera dos dedos de vergüenza. Allí podríamos estar, si en vez de crear cotos de caza para los señoritos borrachines, se cultivaran las tierras, desmontándolas con tractores en vez de comprar tanques o cañones. Allí podríamos estar, si en vez de construir presidios modelos se construyeran embalses y turbinas.

Piensa, querido amigo, en la diferencia de vida de éste a aquel pueblo; en la diferencia de trato en el trabajo, en su forma de vivir, hablar y obrar. Piensa en el tren de vida que los ricos de allí se llevan: su gobierno, los falangistas. A lo que se obliga al trabajador español, al hogar proletario.

Piensa que por todo lo antes dicho, y muchas cosas más, pero que también las conoces, la mayoría de los españoles que nos encontramos fuera de nuestro pueblo, habremos de luchar por remediarlo con dignidad.

Todos hemos salido de allí, ante tanta burla, ante tanta miseria, ante la falta de libertad.

Hasta la próxima vez, amigo.

RODAMA

NECROLOGICAS

ANTONIO CARRASQUER

Antonio Carasquer, en Mauléon Magnoac (H.-P.), donde residía hacía quince días, llegado de la local de Marsella falleció el día 13 de octubre 1962 a la edad de 73 años.

Este compañero era natural de Belver de Cinca (Huesca), pueblo donde luchó y dió por la causa de los españoles todo cuanto poseía moral y materialmente, como solían dar los hombres de la C.N.T. por aquellas tierras, antes y después de 1936. Este compañero, como todos los que en el exilio residen, vivió del trabajo duro que las circunstancias les reservó, que, en la mayoría de los casos, termina con las fuerzas de estos buenos compañeros. Trabajó en el puerto de Marsella hasta la edad de 70 años, en que le dieron el retiro obrero, que de poco le sirvió.

Al entierro, que fué civil, le acompañaron todos aquellos españoles que en este pueblo residen, a los que se agregaron algunos franceses.

A su compañera y familia, en Francia y España, les dirigimos nuestro más sentido pésame, asociándonos a su inmenso dolor.

Ferrer.

VILAPLANA ORIA VIÑAS

Natural de Tarragona, de 72 años de edad, falleció el 2 de noviembre de 1962.

Viejo militante incansable de la Organización. Desde el 14 al 18 luchó en Francia hasta el momento que fué expulsado por su actuación en bien de las ideas libertarias. Entró en España, continuando la lucha. En los tiempos de la dictadura fué miembro del Comité Nacional en Barcelona. Siempre incansable, en bien de la Organización hasta nuestra entrada en Francia; después: campos de concentración y compañías de trabajadores, hasta que su residencia fué en Casteljaloux (Lot-et-Garonne). Su presencia en esta Local demostró su sentido de organización, siempre ocupando cargos, hasta los últimos momentos de su vida.

Para él no había más distracción que la Organización. Sus familiares de España llegaron dos horas antes de sus últimos momentos.

El entierro fué civil; el acompañamiento muy numeroso, por todos los españoles sin distinción y franceses que le querían por su buen comportamiento.

En el cementerio, un miembro de esta Local pronunció unas frases en bien de nuestra lucha, las que se grabaron en los corazones del acompañamiento.

Compañero Vila Plana, descansa en paz. Tus compañeros no han de olvidar tu nombre, continuando el camino que tú nos dejas marcado.

F. L. de Casteljaloux

FRANCISCO ROLDAN

En Limoges, el dia 6 de enero, falleció Francisco Roldán, a los 66 años, después de una larga enfermedad. Sus anhelos de volver a nuestra tierra no han sido realizados.

Natural de Valdepeñas, pasó su juventud militando en la C.N.T.

Los compañeros de Limoges nos asociamos al dolor de sus familiares, esposa e hijos en España, y sobrinos en Francia.

F. L. de Limoges

Pequeño esbozo de nuestro sindicalismo

El sindicalismo adoptado, experimentado en la práctica y propagado por la C.N.T., es el que en principio aspira a la desaparición del salariado como sabemos, sin desdeñar los aumentos de salarios, la disminución de las horas de trabajo, la humanización de éste, el control de las materias primas para no perjudicar el consumidor y por la institución en el interior de las empresas de los Comités de Empresa afin de controlar la producción, la seguridad del trabajador para evitar los accidentes del trabajo e, incluso, llegar al control y gestión en ellas. Se comprenderá que delegados y Comités de Empresa (en 1924, en el Textil y Fabril de Barcelona ya lo habíamos apuntado en unos Estatutos presentados al Gobierno civil pero que pocos días después nos fueron rechazados) debían ser compañeros solventes y honrados, impermeables al soborno y, además, no ser unos analfabetos. Pero nuestro sindicalismo, todo y siendo en la práctica de la acción directa contra la explotación del productor, de lucha de clases, en sus finalidades, mismo que ellas se considerasen de muy lejana realización, se deseaba y cada día se laboraba para la realización de una sociedad armónica donde las clases sociales no existieran.

Y ello no era posible ni lo es en nuestros días, ni lo será mañana, sin que la clase salariada y con mayor motivo la más humilde (porque la de altos salarios aspira a emanciparse integrándose inconscientemente quizás al régimen social que combatimos) no procure, como se procuró en España, instruirse, adquirir una cultura social-política que le haga capaz, competente, para tomar por sí mismo la gestión de la producción en todos los órdenes de la vida económica; de la repartición de los productos fabricados y de consumo; de administrar los municipios (comunas) y la vida universitaria. Tarea enorme, imposible de realizar por revolucionarios ignorantes.

De siempre, desde que a los nueve años se me arrancó de la escuela, creí que ello era el primer paso a dar por el atrevido camino para que los trabajadores llegaran al fin deseado. Camino que ha dejado, a través de las décadas de nuestro siglo, infinidad de cadáveres de hermanos nuestros.

En la coyuntura actual, lo menos que se debe hacer, y yo afirmo que se puede hacer, es dejar de lado todo aquello que, aun pareciendo de interés inmediato, no lo es. Y digo que es posible aún hoy, dedicarnos a la labor de educación. Que los que se consideren suficientemente capacitados no desdeñen esta labor y la faciliten o ayuden a llevarla a cabo que, en verdad, debe más bien favorecer a los jóvenes y a los que, no siéndolo, sienten ansias de volver a emprender la lucha en España, que a una parte de compañeros ineficaces usados desde años en una inmovilidad disolvente.

Muy bien los «Coloquios». Vale más esto que la «lectura de Actas» interminables. Pero sería mejor, mucho mejor, los ciclos de Conferencias y los Cursillos de Sociología y estudios de los acuerdos constructivos de nuestros Congresos y mejor estudiar el papel que le cabe al compañero en un taller, fábrica u otra empresa, en tanto que delegado y de Comité de Empresa. Poder estudiar la estructura actual del Estado español tanto en su aspecto social, político, económico y universitario.

¿Para qué seguir? Como que lo que digo no creo que sean palabras al viento y que algunos compañeros acogerán mi escrito con simpatía y quizás con ganas de hacerlo vivir en la práctica, añado que se debe empezar procurando que nuestras FF. LL. pongan al frente del secretariado de Cultura y propaganda alguien competente. Pero, si no se halla un militante con la competencia indispensable, a lo menos hallar uno que tenga voluntad para establecer contactos con el S. I. para programatizar una acción concordante, o con otros compañeros competentes o gente de nuestra simpatía para esta labor de promoción militante que, repito, es indispensable.

Lo apuntado no está (y es mi idea firme) reñido con las actividades colectivas del espíritu libertario que defendemos.

PADROS

Lyon, febrero 1963.

«UMBRAL»

Sumario del número 14

Victor García : Un artista japonés : Tatsumi Soejima.

Ignotus : M. I. Glinka (familiaridad con los músicos).

José Viadiu : Capa de colores.

Campio Carpio: Por lo bello del ideal.

Marcelo Salinas: Meditación (poesía).

Lucio Mendieta y Núñez : El bien y el mal de los libros.

Eugen Relgis: Entre política y cultura. (De mis peregrinaciones sudamericanas).

Gaziel : Evocación de Ginebra.

Mauricio Cranston: Un debate imaginario entre Marx y Bakunín.

Max Nettlau : El humanismo de los Reclus.

Edgar Avila Echazú: La pintura no figurativa.

C. Vega Alvarez: Musa encadenada (poesía).

J. Guiraud: Don Juan Alcover Maspons, vate esclarecido.

José Bergamín: Soledad española de Unamuno.

Luis Capdevila:: Una novela de la guerra de España.

María Teresa Solares: En torno a la novela hispanoamericana.

Puig d'Aguilera: Siempre (poesía).

Carlos Drumond de Andrade: Intimación (poesía).

«La Escena», «La Pantalla», «Tipos españoles», Pensamientos, Libros, y las ilustraciones que corresponden.

Precio: 0,80 F.

Pedidos: 24, rue Ste-Marthe, Paris (10e).

ESPOIR
CNT AIT
HEBDOMADAIRE • ORGANE DE LA VIe UNION REGIONALE DE LA C. N. T. F.

De l'eugenisme

Démographie ascensionnelle et les ressources alimentaires mondiales manquent

Le « Petit Larousse » donne la courte définition suivante du terme « eugénisme » : « Science des conditions favorables à la reproduction humaine »; ce qui ne veut pas dire que cette science ne puisse avoir une grande étendue.

Dans ce traité, je vais essayer de montrer comment l'eugénisme peut être développé et puisqu'il contribue à un meilleur état des humains physique et mental, présente beaucoup de questions annexes qui s'y trouvent englobées.

Comme les nombreuses questions, que les transformateurs des milieux sociaux, exposons, traitons, disséquons de multiples façons, tenant compte de ce qui est et de ce que nous désirons qu'il soit, l'eugénisme appliqué ne peut manquer de contribuer à l'émancipation humaine. Car il n'est guère réjouissant de constater le conglomérat humain et ce qu'il risque de devenir s'il n'y a pas une assez fort réaction.

Il n'est pas inutile de préciser que ce n'est pas une raison quoique l'auteur de ces lignes ainsi qu'un grand nombre de propagandistes pour une meilleure humanité, ne connaîtront pas la réalisation de leurs désirs, de ne pas essayer de faire comprendre aux humains comment il leur serait possible de conquérir un mieux-être.

Statistiquement, trois milliards d'humains existent; il est prévu, selon la moyenne de l'accroissement démographique établi par l'Organisation des Nations unies que la population mondiale dépassera six milliards d'habitants en l'an 2000. N'est-ce pas effrayant, pour des mentalités qui réfléchissent, de connaître la situation de deux milliards de sous-développés actuels? Parmi ces sous-développés, les statistiques actuelles dénombrent trois cents à cinq cents millions sous-alimentés et cent à cent cinquante millions d'hommes qui souffrent de la faim ou de mauvaise nutrition.

D'après Josué de Castro, dans sa « Géopolitique de la faim », ces nombres seraient en dessous de la vérité. Cela est, parce que les divers peuples ne savent pas développer normalement les ressources qu'ils pourraient avoir et que celles qui existent et produites par les peuples avancés, ou un surplus de ces ressources ne sont pas réparties un peu plus équitablement, quoique encore elles seraient loin de suffire.

D'après l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture (F.A.O.) « pour améliorer légèrement les niveaux de nutrition de l'humanité, il faudra doubler les dispositions alimentaires d'ici à 1980 et les tripler avant la fin du vingtième siècle. Les données retenues pour évaluer la consommation alimentaire l'ont conduit à conclure que même si l'on renonçait à améliorer l'alimentation, il faudrait, pour nourrir une population qui doublera d'ici l'an 2000, accroître les disponibilités alimentaires de cent pour cent en Afrique, deux cents pour cent en Amérique latine (à l'exception de l'Argentine, de l'Uruguay et du Paraguay) et de cent cinquante pour cent au Proche-Orient et en Extrême-Orient ».

Et dire que ce sont les peuples sous-développés et sous-alimentés qui accroissent dans leur plus grande proportion leurs populations! Comme ils sont les plus ignorants, la proportion des analphabètes est très grande, ils ne s'intéressent pour ainsi dire en aucune façon à un mieux-être à acquérir;; au premier abord, la réduction des bouches à nourrir les laisse indifférents; leurs mœurs découlant de leur ignorance les opposent au contrôle des naissances; leurs dirigeants, tout de même, un peu plus évolués que la masse, laissent faire, et donc que de déficients de toutes sortes sont procréés.

Mais il n'y a pas que les peuples sous-développés qui procréent inconsidérément : une incursion chez les peuples civilisés ou soi-disant tels, ne peut être qu'utile.

Ces peuples sont régis par des morales à base religieuse. Nous savons à quoi nous en tenir sur les religions. Ces dernières condamnent, généralement avec les plus hypocrites raisonnements, ceux qui agissent consciemment pour la reproduction humaine; cette dernière se faisant plutôt inconsidérément en faveur de la quantité que de la qualité.

Les religions ont une influence considérable sur presque tous les gouvernants.

En France, de Gaulle, catholique pratiquant, désire que la population augmente outrancièrement, quoi qu'il ne pourra pas le constater; comme son prédécesseur, Louis XV, dans sa mégalomanie, estime : « Après moi le déluge! » Dans un de ses derniers discours, il a souhaité que la population française atteigne cent millions et que dans ce nombre, chacun des Français ait sa part de ressources; ce sont les boniments les plus inconsistants de ce monsieur, car d'après les constatations actuelles, selon les quarante-six millions d'habitants, les économiquement faibles représentent le dixième de celle-ci et ils passeraient à dix millions si la population augmentait jusqu'à cent millions.

Et que les eugénistes, partisans du contrôle, donc contre l'augmentation des naissances, ne manifestent pas leur activité, car la loi d'août 1940 est toujours prête pour la répression.

Il est heureux de constater qu'une campagne de « planing familial » tente de se développer avec des précautions infinies, mais les résultats sont des plus minimes.

Il en est de même dans le pays qui se prétend très civilisé : les U.S.A. J'ai glané (1) « que des religieux catholiques, avec l'appui d'un général, menaient une campagne pour un plus grand nombre de naissances (certainement pas par les religieux à qui la copulation est interdite) et qu'ils luttaient contre le « Planned Carenthood Movements » (autrement dit le planning familial) qui n'est autre chose, disent-ils, qu'un euphémisme désignant le « Birth Control » et la contraception ».

Ils désirent donc que la population de leur pays soit en plus grand nombre pour faire concurrence à celle de leur adversaire principal : les communistes de l'U.R.S.S.

D'après une dernière nouvelle cueillie dans les journaux, les dirigeants de ce dernier pays sont heureux d'annoncer que leur population s'est accrue dans l'année précédente de 3,3 millions d'habitants; l'U.R.S.S. comptait donc, au 1er janvier 1963, plus de 223 millions d'habitants.

Et dire qu'il fut un temps, il y a déjà belle lurette, peu de temps après le début de la révolution de 1917, les dirigeants de ce pays étaient partisans du contrôle des naissances! Mais les mentalités ont changé et le conformisme a repris le dessus.

Ainsi les antagonistes de ces pays, détenteurs des grands engins nucléaires, auront un plus grand nombre de victimes lors du prochain massacre qu'ils sont capables de déclencher.

Mais ils ne sont pas les seuls : en Chine, qui compte vers les six cents millions d'habitants, où plus de la moitié sont sous-alimentés, les dirigeants actuels envisagent d'accroître, très prochainement, la population jusqu'à un milliard!

Il en est de même dans l'Inde, pays voisin de la Chine. Voici ce que j'ai cueilli (2) :

« Orlana Farlac, dans son livre : « Le Sexe inutile », écrit sur la surpopulation de l'Inde. Une Indienne, docteur en médecine, lui a dit :

« Le problème capital de l'Inde est la pauvreté. Cette pauvreté existe parce que nous sommes trop nombreux. Avec les Chinois, plus que les Chinois peut-être, nous sommes la nation la plus prolifique de la terre, la fabrique de chair humaine la plus spectaculaire de la terre. Les enfants de l'Inde naissent par millions comme les poissons et les mouches. Chaque année la population s'accroît d'environ cinq millions. »

La stérilisation (question que l'auteur de ces lignes traitera par la suite) est légale et gratuite en Inde. Mais, en 1959, vingt mille femmes seulement la demandèrent.

Et la progression est lente, bien qu'on puisse penser que plus de cent mille en auront bénéficié en 1962.

On trouve encore là le préjugé religieux qui a inculqué à l'Indien la fierté de mettre beaucoup d'enfants au monde. »

A côté du tableau de ces pays cités, il existe en Amérique du Sud des pays sous-développés et sous-alimentés, où la procréation va en augmentant.

(A suivre.)

Edouard BRUNET.

(1) Défense de l'Homme, N° 167, page 38.
(2) Idem, N° 168, page 24.

Cinéma

Le cinéma aussi se tourne vers la poésie

Celui qui continue à considérer le cinéma comme un simple instrument de délaissement commence petit à petit à faire figure de tardigrade. En effet, le cinéma a de plus en plus confirmé, au cours des ans, sa portée culturelle, en dépit du flot incessant de redondances qui tente de le submerger.

Ces dernières ne sont d'ailleurs qu'un à-côté normal de tout art et de tout moyen de communication, parce que le manque de goût et le superficiel font rarement l'histoire et que, même si un succès commercial les couronne, cela semble malgré tout un peu trop mince. En revanche, les œuvres qui rendent véritablement témoignage de leur temps, font bel et bien l'histoire. C'est du reste là que se trouve la portée des Bergman, Antonioni et Cassavetes dans l'art cinématographique actuel.

Il est très significatif en outre que dans toute cette affaire, les dramaturges conservent la haute-main, avec comme conséquence que le spectateur est confronté au cinéma aussi avec l'impitoyable découverte de la réalité, un réalisme cru et avec une exploraction parfois pénible de l'humanité. Ce qui manque surtout dans ces cas-là, c'est l'humour et la poésie, nouvelle preuve de ce que ces genres comptent parmi les plus difficiles où par conséquent il y a plus à perdre qu'à gagner. L'humour et la poésie pourraient être appelés les genres de la retenue, du dosage exact et surtout du bon goût. Beaucoup s'y sont essayés, mais des personnalités comme Chaplin, Clair, Tati, Flaherty ou Ophüls demeurent comme des isolés. De sorte qu'un mouvement tel que la « nouvelle vague » peut fort bien se faire remarquer par un cynisme gratuit et un nihilisme violent, bien qu'il manque presque régulièrement le coche lorsqu'il s'agit de suggérer une ambiance plus poétique, avec un certain raffinement. Jacques Demy doit avoir ressenti cela durement car, dans son premier long métrage «Lola», il a composé avec toute son âme un hymne poétique à l'homme poétique et à la vie. Et en dépit de toutes ses fautes, son film constitue, au sein de la mélancolie noire et blassée de ses collègues français, une véritable bouffée d'air frais. Cette œuvre est placée en effet sous le signe de la simplicité et de l'honnêteté. La réalité en constitue le fondement, mais elle est interpretée différemment par chaque personage, de sorte que naissent les illusions, les espérances et aussi les déceptions, puis de nouveau des illusions, des espérances...

Ainsi l'homme devient un jouet du hasard et de son « MOI », auquel il ne peut échapper. Dans ce sens, « Lola» est un jeu, un petit rien charmant, ravissant, teinté d'une mélancolie directement issue de Ophüls. Le film a d'ailleurs été dédié à cet artiste, mort depuis quelques années, et l'on ne peut donc certes pas reprocher à Demy d'en avoir voulu ressusciter l'influence. Alors que le nom d'Ophüls reste indisolublement lié à l'ambiance un peu décadent, mais romantique, de la fin du siècle dernier, le film de Demy se situe entièrement dans notre époque.

Roland Cassard (Marc Michel) est un revêur qui n'arrive pas à rencontrer la réalité. Mieux, il ne comprend pas le sens de son existence et erre sans but à travers Nantes, à la recherche d'un emploi qui ne lui conviendra pas. Par hasard, il rencontre une amie de jeunesse, Cécile (Anouk Aimée), qui gagne sa vie et celle de son petit garçon comme danseuse et entraîneuse dans un club, sous le nom de Lola. Roland en tombe amoureux fou, sans qu'elle puisse répondre à son amour, car, en dépit de sa profession, elle espère fermement le retour du père du petit Yvon, Michel.

Ce dernier est parti, sept ans plus tôt, à la recherche du bonheur et de la fortune; il n'a encore donné aucun signe de vie. Entretemps, le voici revenu, qui parcourt la ville, avec sa grosse voiture blanche, dans l'espoir de retrouver la femme et l'enfant. Ils les retrouvera, ce qui laissera Roland seul de nouveau. Mais Lola a réveillé sa confiance

(Suite en page 3.)

L'ACTUELLE REVOLUTION SOCIALE

(Suite de la page 1.)

sans de l'époque — jusqu'à la certitude de la trahison de Louis XVI — s'occupaient peu de politique : cadre de la royauté, cadre républicain ? La question était pour eux vraiment secondaire. Ce qui comportait, c'était les questions économiques et, par voie de conséquence, sociales. Si donc l'on se place sur le terrain politique, la paysannerie devait décevoir les révolutionnaires politiciens à ce point de vue particulier.

Or, n'en est-il pas de même avec les troubles provinciaux de ces mois derniers ? Au surplus, signalons que certaines analogies reliant ainsi ces deux époques sont magistralement — et prophétiquement — dévoilées par Kropotkine dans sa « Grande Révolution » et nous y renvoyons aussi bien le lecteur intéressé par ce sujet que le pessimiste par ignorance.

LA DECOMPOSITION DU REGIME

Le mal qui terrasse notre régime est profond et incurable. Il n'est pas jusqu'à ses défenseurs appointés qui ne protestent pas. Après les menaces — suivies d'effet— de la paysannerie et du commerce, les représentants de l'ordre ruent en désordre. Agents de police faisant grève, gardiens de prison relâchant leur sévérité, magistrats en rumeur, ne voilà-t-il pas des symptômes fort réjouissants pour quiconque possède la conviction qu'un monde plus rationnellement ordonné ne peut naître que par la chute violente de celui existant ?

Car cette disparition n'est possible à la condition « sine qua non » d'une désintégration sociale poussée, intense, désorganisant les réactions du régime. Or, nous en prenons allègrement le chemin.

L'un des couronnements de l'édifice capitaliste a été jusqu'à menacé de grève, lui aussi. Nous voulons parler des propriétaires de chevaux de course informant le gouvernement de l'absence de leurs coursiers sur les terrains si certaine taxe n'était immédiatement enlevée.

Ces gens sont de l'autre côté de la barricade et il serait puéril d'en attendre des gestes en faveur de l'achèvement du monde nouveau. Il est même à présumer qu'un certain nombre d'entre eux emploieront toute leur volonté et leur force à contrecarrer l'événement révolutionnaire.

Mais ce qu'il importait ici de mettre en valeur, c'est l'ère de décomposition déjà avancée dans laquelle se débat désormais le capitalisme. Cette décomposition atteint son paroxysme dans les sphères les plus hautes. Faut-il rappeler les innombrables scandales, tant politiques qu'économiques ? Les Roussy et tant d'autres?

Ce qui nous réjouit, c'est que cette désintégration des membres responsables du régime n'éclabousse pas le peuple et permet ainsi les espoirs les plus grands.

LE STADE ACTUEL DE LA REVOLUTION

L'optimisme n'est pas toujours fécond et lorsqu'il est sans bases réelles et solides, il fait forcément place à un effondrement dangereux. Dans l'examen des événements en cours, tout, cependant, concourt à envisager une conclusion finalement favorable aux idées hardies.

C'est que l'actuelle révolution a accompli son horaire le plus long. Evolution profonde mais non spectaculaire, elle désoriente ces ignorants cités plus hauts, lesquels n'aperçoivent dans toute révolution que le côté romanesque : le stade du soulèvement armé. Parce que ce dernier n'est pas encore apparu, ces ilôtes nient tout simplement la révolution.

Les conseillers du régime ne s'y trompent guère, cependant. Plus que les révolutionnaires, ils parlent, ils démontrent même constamment la caractéristique des temps présents, et ce n'est pas un mince paradoxe que voir des intellectuels idéologiquement conservateurs annoncer la venue imminente de ce monde nouveau alors que leurs adversaires la remettent aux calendes grecques !

Les révolutions profondes ne s'effectuent pas sur l'injonction de tels ou tels événements de la société à l'heure H du jour J. Ce qui déroute nos superficiels observateurs désabusés, c'est le recul du temps faisant chevaucher les uns sur les autres des événements passés et comblant les mois ou les années qui les ont cependant séparés.

Or, dans les événements en cours, ce recul ne joue évidemment pas et l'illusion d'une continuité parfaite d'une réunion classique est inévitablement abattue. Nous vivons en pleine révolution et, comme telle, subissons quotidiennement pourrait-on dire, les flux et reflux d'une organisation qui se cherche. Plus tard, nos arrières-petits-enfants penseront que nous savions ce que nous voulions et nous considéreront comme des géants de l'idée et de l'action. C'est qu'ils bénéficieront de ce recul du temps et notre œuvre, achevée, leur apparaîtra comme un tout initialement bien pesé, bien réfléchi.

Mais comme nous montons pierre par pierre, l'édifice social nouveau, l'immensité de celui-ci et la spécialité de notre tâche personnelle nous empêchent de le concevoir pleinement et de juger de l'état d'avancement des travaux. Manœuvres obscurs, il nous manque, forcément jusqu'ici, le coup d'œil d'ensemble de l'architecte.

Et c'est ceci qui motive tout simplement, tout bonnement, le désespoir des révolutionnaires trop attachés à leur labeur de fourmi. S'ils savaient, pourtant, s'évader un seul instant de leur tâche quotidienne pour contempler le travail accompli, non pas le leur seul, mais tout l'ensemble, de quelle fierté et de quel réconfort ne seraient-ils remplis ?

Car le rythme s'accélère. Les impossibilités du régime croûlant hâtent la venue de cette résurrection indispensable, stade végétatif mais de beaucoup le plus en vue de toutes les révolutions.

Et, comme l'écrivit si bien l'un des auteurs anonymes de « Le problème social et les anarchistes », première et deuxième édition... « et l'on dira que nous sommes en révolution, lorsqu'elle sera terminée »..

Marcel LEPOIL.

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production)
Ateliers : 61, rue des Amidonniers
Téléphone : 22-89-73 — TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO